NOUVEAUX MELANGES DE LITTÉRATURE ORIENTALE.

627.231

1

NOUVEAUX MELANGES DE LITTÉRATURE ORIENTALE,

TRADUITS de différens Manuscrits Turcs, Arabes & Persans de la Bibliothèque du Roi.

PAR M. *CARDONNE*, Secretaire-Interprête DU ROI pour les Langues Orientales, & Professeur en Langue Arabe au Collège Royal, Inspecteur de la Librairie & Censeur Royal.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { J. G. MÉRIGOT jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.
BELIN, rue S. Jacques.

M. DCC LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PRÉFACE.

JE préſente au Public de nouveaux *Mélanges de Littérature Orientale*: la manière dont il a daigné recevoir ceux qui parurent il y a douze ans, me fait eſpérer qu'il ne recevra pas moins favorablement ces deux volumes qui peuvent être conſidérés comme une ſuite des premiers ; je me ſuis propoſé, autant que cela me ſeroit poſſible, de faire connoître les différens genres de la Littérature Orientale; c'eſt dans

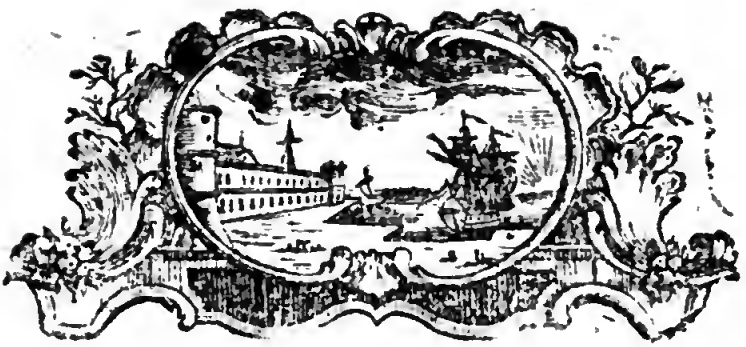
ce deſſein que j'avois entrepris les premiers Mêlanges, que depuis j'ai achevé la traduction des Fables de Pilpai & de Lokman, commencée par feu M. Galand, Auteur des *Mille & une nuits*, & que dans la Bibliothèque des Romans j'ai donné l'extrait des Romans les plus célèbres de l'Orient.

Il eût fallu ſans doute pour le ſuccès de l'Ouvrage, plus de proportion entre mes deſirs & mes talens; mais je compte ſur l'indulgence de mes Lecteurs: je me flate qu'ils voudront bien me ſavoir quelque gré des efforts que j'ai faits: la nou-

veauté, & le choix des matières rachèteront les défaut du ſtyle.

J'oſe annoncer au Public que ce Recueil eſt plus intéreſſant que le premier. M. le Grand, Secretaire-Interprête du Roi, l'homme peut-être de toute l'Europe le plus profond dans les Langues Arabe, Turque & Perſane, a bien voulu me donner quelques morceaux de Poëſie & de Morale, qu'il avoit traduits des plus fameux Auteurs de ces trois Nations : il eût été à ſouhaiter que ſon grand âge, & plus encore ſes infirmités

lui eussent permis de continuer, & de mettre la dernière main à un Ouvrage qui eût certainement réuni tous les suffrages en sa faveur.



NOUVEAUX MELANGES

DE

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans de la Bibliothèque du Roi.

PRUDENCE ET JUSTICE
D'un Caliſe.

UN Muſulman du Caire partant pour la Mecque, étoit poſſeſſeur d'un très-beau diamant : il craignit de le perdre en chemin, & par ex-

cès de prudence, il le confia à un riche Joaillier dont il ſe croyoit ſûr, pour le lui garder juſques à ſon retour : le diamant bien empaqueté, bien enfermé dans une boëte, ne laiſſoit aucune inquiétude à ſon maître qui, au retour de ſon voyage, demanda au Joaillier le dépôt confié.

Comme il n'y avoit aucun témoin, le perfide Joaillier nia avec impudence qu'on lui eût rien remis : le pauvre Pelerin conſterné attacha au bout d'une pique, une requête qui contenoit le récit de ſon malheur : il la préſenta au Calife Adl-Eddevlé, pour qu'il voulût bien y répondre.

Le Calife l'ayant lue très-attentivement, fit approcher le plaignant : avez-vous eu l'imprudence de confier ce dépôt ſans aucun témoin : Commandeur des Croyans, répondit le malheureux Pelerin, je croyois ce

Joaillier honnête homme ; il faut croire tous les hommes honnêtes, repartit le Calife, & se comporter avec eux, comme s'ils ne l'étoient pas : vous mériteriez de perdre votre diamant, mais je veux tenter de vous le faire recouvrer : vers la troisième heure, trouvez-vous devant la boutique du Joaillier, j'y passerai, je vous appellerai, je vous parlerai avec beaucoup de familiarité, ne vous étonnez point, répondez-moi comme si vous étiez mon favori, & que tout le monde voie notre liaison prétendue : ce qui fut dit, fut fait ; Adl-Eddevlé s'arrêta assez longtemps devant la boutique du dépositaire pour que cet homme eût le temps d'être le témoin de toutes les bontés dont le Prince affecta de combler le Pelerin.

A peine le Calife étoit-il passé

que le Joaillier tout tremblant, s'approchant du Pelerin : je ſuis fâché, lui dit-il, que vous m'ayez redemandé ce diamant tandis que j'étois en affaires, je ne me ſouvenois plus de l'avoir reçu, je vous ai répondu trop précipitamment; vous êtes incapable de redemander ce que vous n'auriez pas confié : dépeignez-moi votre boëte, j'en ai pluſieurs parmi leſquelles la vôtre ſe trouvera ſans doute.

Le Pélerin l'ayant de nouveau dépeinte, la reçut auſſi-tôt, & courut bien joyeux attendre le Calife pour lui témoigner ſa reconnoiſſance : vous devez être content, lui répondit le Prince, mais la Juſtice ne l'eſt pas, & c'eſt à moi de la venger. Ayant fait ſaiſir le coupable, il le fit pendre à l'inſtant même, avec cet écriteau au dos : telle eſt la juſte récompenſe

de celui qui craint les créatures, & non le Créateur.

MOYEN INGÉNIEUX

employé par un Cadi pour découvrir la vérité.

UN homme prêt à partir pour un long voyage, chargea un Derviche qu'il eſtimoit beaucoup, d'un dépôt très-précieux. Revenu dans ſa patrie, il réclame ce qui lui appartenoit. Le dépoſitaire infidèle nie abſolument qu'on lui ait rien confié : il eſt bientôt cité devant le Cadi, qui demandant s'il y avoit des témoins : nous étions ſeuls, répondit le plaignant, quand j'ai livré mon bien à cet homme injuſte ; c'étoit à quelque diſtance de la Ville, ſous un gros

arbre planté ſur un grand chemin. Reconnoîtrez-vous l'arbre, dit le Juge; je le crois, répondit le plaignant: allez, dit le Cadi, vérifier ſous quel arbre vous avez fait votre dépôt; quand vous en ſerez ſûr, vous reviendrez à moi; en vous attendant, je vais expédier d'autres affaires; que celui que vous accuſez demeure ici.

Le Juge écouta effectivement d'autres procès, & après quelque temps écoulé, il demanda à l'accuſé qui étoit dans la chambre, ſi ſon adverſaire étoit revenu; Seigneur, répondit le dépoſitaire infidèle, il ne peut pas encore être parvenu à l'arbre dont il veut parler; vous ſavez donc, dit le Cadi, duquel arbre il veut parler: oui, Seigneur, répondit le fripon; & qu'eſt-ce qui peut vous l'avoir indiqué cet arbre,

continua le Cadi, ſi ce n'eſt le fait même qu'on vous reproche ? il faut ſur le champ rendre le dépôt, ou mourir.

Le Derviche effrayé fut trop heureux de racheter ſa vie par le prix qui n'étoit pas à lui : le Cadi le condamna à une groſſe amende pour l'injuſtice qu'il avoit voulu commettre.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ

& de grandeur d'ame d'un Soldat.

MAAN BEN ZAID étoit Gouverneur de la Province Haderbigian, ſous le dernier des Califes Ommiades. Ce fidèle ſerviteur qui paſſoit pour l'homme le plus généreux de ſon ſiècle, avoit ſervi avec tout le zèle,

tout le courage, & toute la défenſe qu'il pouvoit y employer. Ses ſervices ſignalés excitèrent l'indignation de l'Uſurpateur : la révolution n'étoit pas achevée, lorſque Manſour, le frère du premier Calife Abbaſſide, ſuccéda à celui qui avoit fait mourir le dernier Ommiade.

L'eſpérance de cette maiſon illuſtre & malheureuſe étant anéantie, Maan réduit à ſe cacher, entendit dire qu'on avoit mis ſa tête à prix : la ſomme promiſe étoit forte ; l'amour de la vie qui ſubſiſte le dernier chez preſque tous les hommes l'obligeoit à ſe déguiſer, & à changer ſouvent de retraite.

Néanmoins il fut reconnu par un Soldat qui l'arrêta en l'appellant par ſon nom ; le pauvre Gouverneur voulut fléchir celui qu'il croyoit ſon aſſaſſin : il lui préſente un collier de

perles très-rares, & d'un fort grand prix, ſeul reſte de ſon ancienne fortune.

Le jeune homme regardant le collier l'admire : vous avez été très-riche, dit-il au malheureux fugitif, & le bruit de votre extrême générosité eſt venue juſqu'à moi ; vous n'avez jamais donné tout votre bien à la même perſonne, non aſſurément, répondit Maan, je n'aurois pas été riche long-temps ; vous n'avez pas donné, inſiſta le Soldat, ni la moitié, ni le tiers, ni le quart, ni même la cinquième partie ; non repliqua le Gouverneur, j'ai tâché de répandre des bienfaits ; mon but n'étoit pas d'enrichir une ſeule perſonne.

Eh bien ! dit le Soldat, je ferai plus que vous ; ce collier eſt à moi, puiſque vous me l'avez donné ; je ſuis le maître encore de me l'appro-

prier en vous tuant, & je gagnerois la récompenſe promiſe à votre meurtrier ; voilà toute ma fortune, toutes mes eſpérances : reprenez votre collier, fuyez de ce lieu, & cachez-vous aux yeux de ceux qui pourroient vous découvrir comme moi, & n'être pas ſi généreux envers vous que je le ſuis.

Maan eut beau inſiſter pour que le Soldat prit ſon collier ; celui-ci ſe déroba bien vite, laiſſant l'infortuné proſcrit, pénétré d'admiration & de honte d'avoir été vaincu en généroſité par un Soldat Arabe.

Ce Seigneur rentra dans la ſuite en faveur auprès des Califes Abbaſſides, & quelques recherches qu'il pût faire, il ne trouva jamais celui qui l'avoit ſi honorablement ſurpaſſé.

ALLÉGORIE ORIENTALE

SUR LE VIN.

LORSQU'ADAM eut planté la vigne, Iblis (*a*), où le Démon égorgea un paon sur le cep qui fut

(*a*) (Iblis) Les Arabes en corrompant le mot grec Diabolos, appellent de ce nom le Prince & les Chefs des Anges rebelles : ils l'appellent auſſi Azazel, nom que l'écriture donne au bouc émiſſaire que l'on chaſſoit dans le déſert pour l'expiation des péchés du peuple Juif : le texte de l'Alcoran porte que Dieu qui avoit créé les Anges de l'élement du feu, leur ordonna d'adorer Adam, qui avoit été formé du limon de la terre : que tous les eſprits céleſtes obéirent au commandement du Tout-Puiſſant, excepté Iblis & ſes compagnons. Il répondit

arroſé de ſon ſang ; les feuilles commencèrent à pouſſer : le malin trempa le cep du ſang tout chaud d'un ſinge ; le raiſin parut, & le Diable qui s'eſt toujours trop mêlé de nos affaires, arroſa encore cet arbre qui devoit nous être ſi précieux, du ſang du lion ; le raiſin mûrit : alors l'ennemi du genre humain tua un porc dont le ſang imbiba tous ces beaux fruits.

Delà l'uſage du vin communique par degrés aux hommes le caractère

---

à Dieu qui lui demandoit la raiſon de ſa déſobéiſſance, qu'ayant été formé de l'élement du feu, ce ſeroit s'avilir que d'adorer une créature qui avoit été tiré de l'élement groſſier de la terre. Esfahani, Poëte Perſan, dit à cette occaſion, que le feu qui eſt l'origine de la nature, & en même temps la cauſe de l'orgueil d'Iblis, ſera éternellement l'inſtrument de ſon ſupplice.

de ces quatre animaux : les premiers verres faiſant couler le ſang du buveur avec plus de rapidité, colorent ſon viſage, & lui inſpirent une ſorte de fierté ; voilà le Paon : lorſque l'ivreſſe commence à ſe déclarer, le buveur reſſemble au ſinge; il ſaute, il rit, il s'exhale en gaieté : l'ivreſſe augmente, & l'ivrogne devient colère, furieux, & dangereux pour ceux qu'il choque; c'eſt proprement le naturel du lion : enfin le dernier période de l'ivreſſe, s'il la pouſſe juſques-là, il n'eſt plus qu'un porc ſoumis à toutes les ordures de ces animaux infects, il ſe roule dans la fange, & n'a plus beſoin que de ſommeil.

L'ÉTENDART ET LE TAPIS,

FABLE.

UN Etendard rencontrant par très-grand hazard un Tapis de pied, lui fit ſes doléances ; hélas ! lui dit-il, que tu es heureux, tu n'es pas expoſé comme moi aux injures de l'air, & aux riſques de la guerre ; tu ne vois ni l'air, ni le feu, ni l'eau : tu vis chez des hommes aimables, pacifiques, qui t'amuſent par leurs jolis ébats : tu ne t'offres pas aux coups de l'ennemi, tu n'es pas déchiré dans des combats meurtriers, & tu n'es jamais le témoin du carnage. Ton ſort au contraire eſt de voir toujours des plaiſirs, & le mien d'être baigné dans le ſang.

Ton deſtin, répondit l'humble Tapis, eſt celui de tous ceux qui cherchent la gloire; tu ne peux l'acquérir qu'à tes dépens : les hommes qui me foulent aux pieds, ne peuvent pas me craindre, ils ne me veulent aucun mal; je jouis du bien que je rencontre ſur leurs pas, ſans qu'ils ſongent à me l'ôter. La vie la plus humble n'eſt jamais agitée; on y jouit en paix du bien qu'on peut y rencontrer quelquefois.

LE LIEVRE ET LE CHAMEAU, *FABLE.*

UN Dromadaire & un Lièvre voyageant de compagnie, rencontrèrent une rivière; elle n'étoit pas profonde : le Chameau la paſſa à gué. Le Lièvre ne jugeant pas à propos d'en faire autant ; qui t'arrête ? lui crioit le Chameau, je n'ai pas eu de l'eau juſqu'à moitié des jambes, j'en aurois moi par deſſus les oreilles, repartit le Lièvre.

Il faut ſavoir ſe meſurer.

LES DEUX ASTROLOGUES.

UN Calife ayant rêvé qu'il avoit perdu toutes ſes dents, voulut ſe faire expliquer ce ſonge. L'Aſtrologue conſulté, lui répondit qu'il devoit s'attendre à voir mourir tous ſes parents. Le Monarque indigné, fit fouetter l'Aſtrologue; & en envoya chercher un autre ſur le champ: celui-ci l'aſſura que ce ſonge favorable annonçoit que le Prince vivroit ſi long-temps, qu'il ſurvivroit à toute ſa famille; le deſpote ne put s'empêcher de ſourire, & de récompenſer l'homme adroit qui au fond lui avoit dit la même choſe que le premier qu'il avoit fait punir.

VENGEANCE.

d'une jeune Femme contre un vieux Mari.

HADJADJ (*a*), Général des Armées du Calife Abdoulmelik,

(*a*) Hadjadj Benioufef-el-Takéfi fut un des plus grands Capitaines de ſon ſiècle : il pouſſoit la ſévérité juſqu'à la cruauté ; l'on aſſure qu'il avoit fait mourir cent vingt mille perſonnes par le fer du Bourreau, & que lorſqu'il mourut il y en avoit cinquante mille dans les priſons. Les premiers de l'Empire ayant oſé lui faire des repréſentations ſur les violences qu'il exerçoit, Hadjadj qui étoit fort éloquent monta après la prière ſur la Tribune de la moſquée pour haranguer le peuple, & leur fit ce diſcours : dépoſitaire de l'autorité de Dieu, ſi je

après avoir employé bien des années

---

l'exerce maintenant avec quelque ſévérité, ne vous flatez pas qu'à ma mort, vous ſerez plus tranquilles : car Dieu a beaucoup de ſerviteurs, il en ſuſcitera après moi un autre qui exécutera ſes ordres contre vous peut-être encore avec plus de rigueur ; voulez-vous que le Prince ſoit doux & modéré : exercez la juſtice entre vous, & obéiſſez à ſes ordres : votre conduite ſera la règle de la ſienne : on peut comparer le Souverain à la glace d'un miroir ; tout ce que vous voyez dans cette glace, n'eſt qu'un renvoi des objets que vous lui préſentez. Le même Hadjadj diſoit ſouvent pour excuſer ſon extrême rigueur, que le Gouvernement ſévère, & même violent d'un Prince, étoit préférable à un Gouvernement foible & trop indulgent, parce que le premier ne faiſoit tort tout au plus qu'à quelques particuliers, & que le ſecond faiſoit tort à tous les ſujets.

à ſervir ſous différens maîtres tant dans les guerres, que dans les négociations, fit une des plus grandes fautes, qu'un vieillard puiſſe faire ; il prit une femme jeune & belle dans la maiſon d'un Prince Arabe du déſert ; Hinda, c'étoit le nom de la jeune Princeſſe, ne vit dans ce fameux Général, dans ce profond politique, qu'un vieux mari, très-mauſſade, & très-fâcheux.

Elle fut conduite dans un beau Gouvernement que les ſervices de Hadjaj avoient mérité. Mais l'ennui & les dégoûts inſéparables de ſa perſonne, furent auſſi du voyage ; la jeune épouſe ne ſe donnoit pas trop la peine de diſſimuler ſes ſentimens à ſon Seigneur & ſon maître, qui n'en enrageoit que mieux.

Un jour qu'il étoit caché dans l'appartement de ſa femme, pour

épier ſes actions, la Princeſſe Arabe, ſoit qu'elle ſut, ou non, que ſon mari étoit là, ſe mit à chanter le plus gaiement du monde une jolie chanſon qui célébroit les charmes de Hadjaj. Les images les plus groteſques, les termes les plus mépriſans, les traits les plus piquans n'y étoient pas épargnés, ſi bien que le Général ne pouvant tenir à tant de louanges, ſortit de ſa cachette pour remercier ſa chère épouſe; les uns diſent qu'il la battit, d'autres aſſurent qu'il ſe contenta de la répudier; tous conviennent qu'on ſe moqua du Général, & dans la province où il commandoit, & encore très-loin à la ronde; car cette hiſtoire fit du bruit: elle parvint aux oreilles du Commandeur des Croyans. Comme on vantoit beaucoup la figure, l'eſprit, les graces de la Princeſſe répudiée, la

curioſité vint au Caliſe, & puis le deſir de poſſéder ce joli thréſor.

De telles affaires ne manquent pas de négociateurs. La belle délaiſſée apprit avec joie quel étoit celui qui s'offroit pour la conſoler; elle écrivit au Caliſe une lettre bien modeſte, bien reſpectueuſe, bien touchante : votre eſclave, lui diſoit-elle, eſt pénétrée juſqu'au fond du cœur de la faveur inappréciable que vous voulez lui faire; mais elle vous repréſente que, lorſqu'un chien, cet animal immonde, ſuivant l'Alcoran, a ſouillé de ſes lèvres impures un vaſe, il n'eſt plus permis de s'en ſervir : cette idée fit rire le Monarque, & il répondit à ſon tour : ſi le vaſe a contracté quelque ſouillure, il faut le laver, car l'abdeſt emporte toutes les ſouillures, & la Loi permet à cette condition de s'en ſervir.

On juge avec quel empreſſement Hinda ſe rendit aux volontés du Calife. Fière de devenir la première femme de l'empire, elle prétendit pour condition que ſon premier époux devînt ſon premier palfrenier. Elle exigea donc que le Gouverneur de l'Irak, qui avoit été pour elle un triſte & mauvais maître, la conduisît à Damas, & qu'arrivé aux portes de la ville, il déposât ſon turban & ſes papoutchs pour tenir humblement le chameau de ſa litière.

La Princeſſe étoit impérieuſe; le Calife qui ne l'avoit jamais vue, en étoit déjà amoureux, & le Gouverneur de l'Irak n'étoit qu'un eſclave comme les autres, ſoumis moins aux ordres, qu'aux caprices de ſon très-gracieux Souverain. Il fallut obéir malgré l'extrême répugnance, & la profonde humiliation.

La petite impertinente de Sultane voyoit avec une maligne joie la lourde tête de ſon vieux tyran, beaucoup au-deſſous de ſes pieds; elle eut même la témérité de ſe laiſſer voir contre les loix expreſſes du Coran, & elle apperçut avec plaiſir que le peuple inſultoit le vieil Hadjaj qui n'avoit jamais ſu ſe faire aimer de perſonne.

Elle imagine pour lors de jetter à terre une pièce d'or neuve très-bien gravée, & cria à Hadjaj de ramaſſer cette pièce de cuivre; ce qu'il fit, & il dit en la rendant, que ce n'étoit pas une pièce de cuivre, mais une très-belle médaille d'or: que je ſuis heureuſe, s'écria la Sultane, j'avois perdu une vieille médaille de cuivre toute effacée, je retrouve une médaille d'or marquée au plus beau coin.

Arrivée au ſerail, elle y fut reçue avec plus d'empreſſement qu'elle n'avoit lieu d'en attendre. Ses charmes fixèrent ſon nouveau maître : elle goûta tout-à-la-fois les plaiſirs les plus ſenſibles, ceux de la vengeance, & ceux de l'amour.

COMPARAISON

d'un Royaume à un Jardin.

IBRAHIM, Sultan de Gazna, étant monté ſur le Thrône encore jeune, vouloit établir ſa domination ſur des fondemens certains. Il conſulta ſes meilleurs Miniſtres; l'un d'eux appellé Abou Caſem qui avoit acquis beaucoup d'expérience avec l'âge, répondoit avec plaiſir aux queſtions de ſon jeune maître.

Seigneur, lui disoit-il un jour, j'ai pris des principes où je les ai trouvés, chez les étrangers, comme dans notre patrie. Etant Ambassadeur en Transoxane, où le Sultan votre aïeul m'avoit envoyé, je causois volontiers avec Ilekkhan pour lors Souverain du pays. Ce Prince étoit plein de lumières, & il les communiquoit par des métaphores, où des emblêmes qui lui étoient familiers.

Un grand Etat, me disoit-il un jour, est comme un jardin que la nature fait profiter, mais qui a grand besoin d'une bonne culture; il faut que celui à qui il est confié, veille sans cesse pour faire profiter les arbres, & pour réparer ceux qui manquent : la vieillesse en détruit beaucoup, les maladies encore. Le naturel de l'arbre le rend souvent inutile; il faut conserver ceux qui sont

en pleine valeur en les taillant ; aider ceux qui demandent à profiter, détruire les arbres ſtériles ou gourmands, & les réparer les uns après les autres avec des pépinières qu'on doit entretenir.

Voilà le métier des Souverains ; nous ne pouvons agir que par nos Miniſtres ; mais c'eſt à nous à les inſtruire, à les former, à les encourager, & à les écarter, s'ils ſont inutiles ou dangereux.

FLATERIE INGÉNIEUSE

D'UN COURTISAN.

LE Caliſe Abdoulmelik fit bâtir une magnifique porte à la Moſquée de Jéruſalem, conſtruite ſur les ruines du Temple de Salomon. Le

Général de ſes troupes nommé Hadjadj, en fit conſtruire une à ſes frais au côté oppoſé de la même Moſquée. L'été ſuivant pendant un orage violent, la foudre tomba ſur la porte élevée par le Calife, & l'endommagea beaucoup, ce qui affligea ſenſiblement le Prince. Celle du Général ne fut point frappée.

Hadjadj écrivit à ſon maître; il eſt arrivée au Commandeur des Croyans, & à moi, ce que le grand Prophète nous raconte de Caïn & d'Abel; le ſacrifice d'Abel fut accepté du Seigneur, qui manifeſta par le feu du ciel combien il lui étoit agréable, tandis que l'offrande de Caïn demeura toute entière, ſans que le Tout-Puiſſant voulut en faire uſage.

LA FEMME COUPABLE,

MAIS JUSTE.

UNE femme adorée de ſon époux, de ſon fils unique, & d'un frère qui vivoit avec eux, abuſa de leur tendreſſe pour les déterminer à faire mourir l'ennemi commun de cette famille. Le frère s'étoit élevé contre ce coupable projet; il avoit repréſenté aux deux autres, que quelques raiſons qu'ils euſſent de ſe plaindre, un aſſaſſinat étoit toujours une lâcheté; mais le reſſentiment n'écoute pas la juſtice. la femme implacable perſiſta dans le deſſein, que ſon mari, & que ſon fils exécutèrent aux yeux du frère qui n'eut pas de part à cet aſſaſſinat,

mais auſſi qui n'eut pas le courage de s'y oppoſer.

Tous les trois furent arrêtés & convaincus ; ils alloient être exécutés ; la femme eut l'aſſurance d'aller demander leurs vies au Calife. Le Prince touché de compaſſion, lui dit : je vous accorde l'un des trois, afin que vous ne demeuriez pas tout-à-fait délaiſſée ; choiſiſſez celui que vous voulez qui vive.

Commandeur des Croyans, répondit cette infortunée, ſi vous voulez accorder votre miſéricorde avec votre juſtice, moi ſeule, je dois périr, c'eſt moi qui ai conſeillé leur crime, qui l'ai inſpiré, qui l'ai exigé ; mais ſi votre Majeſté ne révoque pas ſon arrêt, j'adore mon mari, & mon fils ; mais j'eſtime mon frère plus qu'eux ; les deux premiers n'ont commis d'autre crime, que celui que je

leur ai fait commettre ; ni l'un ni l'autre n'ont jamais eu aucun tort envers moi. Mais mon frère n'eſt point coupable ; il a fait ſes efforts pour que nous ne le fuſſions pas plus que lui. S'il n'a pas défendu nôtre ennemi, c'eſt qu'il craignoit de porter ſes mains ſur ceux à qui le ſang le lie : c'eſt mon frère que je dois ſauver.

Le Sultan touché de ſon aveu, & de ſon répentir, lui fit la grace toute entière.

MANIÈRE INGÉNIEUSE

Employée par un Viſir pour éviter la mort à laquelle il avoit été condamné injuſtement.

UN Sultan des Indes, inſtruit & éclairé comme ces Princes le ſont d'ordinaire, abandonnoit tout le poids des affaires à un Viſir laborieux appellé Attallah, que le ſort lui avoit donné, car il ne l'avoit pas choiſi tel. Ce Viſir avoit le tort impardonnable d'être économe & juſte; auſſi les courtiſans ne le lui pardonnèrent pas; il fut accuſé de différens forfaits. Un Sultan des Indes ne s'amuſe guères à examiner, & par le crédit de trois femmes & de quatre

Eunuques, le Miniſtre fut condamné à mort, ſans que perſonne eût ſongé qu'il falloit l'entendre.

Attallah prêt d'expirer obtint quelques jours de délai. Ses ennemis aſſez méchans pour avoir demandé ſa mort, furent encore aſſez bêtes pour ne pas preſſentir qu'un homme habile profiteroit du délai. Il en profita effectivement; ce malheureux Viſir avoit quelques amis, & ceux-ci le ſervirent. On ſavoit que le ſupplice uſité, étoit d'être dévoré par des dogues deſtinés & nourris pour cet uſage.

Attallah qui avoit toujours été bienfaiſant, avoit coutume au temps de ſa gloire, de ſe délaſſer en nourriſſant de ſes mains des animaux de cette eſpèce. On obtint des bourreaux, à force d'argent, qu'ils employeroient les dogues d'Attallah.

pour ſon ſupplice, au lieu de ceux du Roi.

Le jour arrivé, les Courtiſans en foule environnent l'arêne; le Sultan même, cruel comme le ſont tous les Princes incapables & oiſifs, voulut jouir de cet horrible ſpectacle; on amène le criminel, on lâche les dogues qui le reconnoiſſent auſſi-tôt, & qui loin de l'attaquer, l'accablent de careſſes : il ne fut pas poſſible de les contraindre à lui faire du mal.

Tout le monde s'étonne, & l'imbécille Sultan fait approcher le patient pour ſavoir de ſa bouche la raiſon de ce prétendu miracle; Seigneur, lui répondit-il; j'ai nourri ces animaux peu de temps, & ils me témoignent leur reconnoiſſance; j'ai ſervi toute ma vie vos ancêtres, & votre Majeſté, & tout le monde ſait que j'ai été utile à votre Em-

pire, & vous voulez me faire déchirer par des dogues pour des prétendus crimes dont vous n'avez pas daigné examiner la vérité. Si je conserve la vie, je la devrai à ces chiens qui valent bien mieux que des hommes.

Le Sultan étonné, honteux, n'eut rien du tout à répondre, il fit examiner la conduite de son Visir: cet examen fit éclater l'innocence de de l'un, & augmenta la confusion de l'autre.

REPARTIE COURAGEUSE

D'un ſimple Paſteur à Darius.

DARIUS, Roi de Perſe, étant à la chaſſe, s'écarta de ſes ſuivans, & arriva dans une prairie où paiſſoient un grand nombre de chevaux. Il voit venir à lui un homme armé d'une lance & d'un couteau. Les Perſans ſoupçonneux ſuppoſent toujours de mauvaiſes intentions à ceux qu'ils ne connoiſſent pas. Le Roi ſe met en devoir de parer d'une flêche celui qu'il croyoit ſon ennemi ſans avoir aucune raiſon de le croire.

Prince, arrêtez, lui cria de loin l'homme qu'il viſoit déjà; je ſuis votre ſujet, votre ſerviteur, & non

votre ennemi. Je garde ici les chevaux de vos haras qui ont beſoin de paître ; je les conduis dans les meilleurs pâturages, & je pourvois à tous leurs beſoins ; je les connois tous par leur figure, & par leur nom. Pourquoi méconnoiſſez-vous vos ſujets qui vous ſont utiles ? Et pourquoi croyez-vous que l'homme qui vous eſt inconnu, peut être votre ennemi ? Faites pour vos ſujets qui vous ſervent, ce que je fais pour vos chevaux qui ne me ſont d'aucune utilité ; aimez-nous, protégez-nous, nous vous aimerons, nous vous ſervirons avec zèle, & vous y gagnerez plus que nous.

Le Roi le remercia, &, revenu à lui-même, j'entends, dit-il, pour la première fois, la vérité de la bouche d'un Paſteur ; je n'ai jamais entendu que flaterie de celle de mes Courtiſans.

LA BELLE RUSÉE.

Les femmes Arabes, & en général toutes les Muſulmanes, vivent dans un aſſez triſte eſclavage ; nulle part on n'abuſe plus qu'en Orient de la loi du plus fort ; mais la ruſe demeure au foible, aux femmes ſurtout, & elles ſe ſervent toujours adroitement, ſouvent utilement, de cette arme défenſive.

Une petite bourgeoiſe de Bagdad fort jolie, mais née de parens pauvres, uſoit du privilège de ſa pauvreté, c'eſt-à-dire que, cachée ſous un voile aſſez épais, elle couroit toutes les rues de Bagdad ſelon ſa fantaiſie, ſans que perſonne parût s'en embarraſſer. Un jour elle fut éblouie

de l'apparence d'un très-grand magasin rempli de belles étoffes, & de bijoux précieux. Un homme d'une figure douce & assez belle, quoiqu'un peu niaise, se promenoit dans ce magasin, il paroissoit en être le maître, & se complaire dans toutes ses richesses.

La jeune fille pensoit que le marchand & les marchandises lui conviendroient beaucoup, si elle pouvoit se procurer le tout ensemble; comme ses yeux avides fouilloient dans tous les recoins, elle apperçut ces mots écrits en gros caractères. Les voici: *les femmes se croient fines, les hommes sont toujours plus fins qu'elles.* Cette devise piqua son amour-propre, comme la vue du magasin avoit piqué son ambition. Quand j'aurai, dit-elle en elle-même, prouvé à cet habile homme-là, qu'il n'est

qu'un ſot, j'en ferai mon mari, & peut-être mon eſclave, car ſon magaſin me convient aſſez, & ſa perſonne telle qu'elle eſt, peut me devenir agréable. Elle retourne au logis pour s'y parer de ſes plus beaux habits, qui n'étoient pas bien magnifiques, mais qui lui alloient à merveille; puis revenue au magaſin: Seigneur, dit-elle au maître, vous voyez une des plus malheureuſes créatures de Bagdad; j'ai un mauvais père qui m'a priſe dans la plus grande averſion; il m'a condamnée à un célibat humiliant, parce qu'il ſoutient que je ſuis hideuſe & contrefaite: hélas! Seigneur, je ne ſuis pas jolie, mais eſt-ce une raiſon pour s'oppoſer au vœu de la nature; telle que je ſuis, laide, abandonnée de mes parens, daignez m'unir à une de ces créatures qui ſervent dans votre commerce,

commerce, je ſerai une bonne ménagère, j'aiderai bien mon mari, & ſi je ne puis lui être agréable, je tâcherai au moins de lui être utile.

En diſant ces humbles paroles, la friponne écartoit avec une main blanche & bien faite un voile qui laiſſoit voir le plus joli viſage, les yeux les plus brillans, les dents les plus blanches & les mieux rangées.

Notre Marchand né affable, & très-combuſtible, fut tout-à-la-fois ébloui & enchanté; quel eſt donc ce père de mauvaiſe humeur, dit-il à la jeune ſuppliante, qui ne veut pas marier une fille faite comme vous? C'eſt le Cadi de Bagdad, répondit-elle, il craint d'être obligé de me fournir une dot, & il aime mieux m'employer dans ſa maiſon aux ſervices les plus vils, que de perdre tout-à-la-fois une groſſe ſomme

d'argent, & une ſervante ſoumiſe; oh ! dit le Marchand, en arrachant tout-à-fait le voile qui couvroit la taille la plus élégante, voilà un père bien dur, mais nous l'adoucirons; ma belle, ma belle, ma charmante amie, il faut que je ſois cet époux que vous cherchez : je vous demanderai ſans dot à votre père; je lui donnerois volontiers de l'argent pour vous obtenir; oui je brûle d'être le poſſeſſeur de tant de charmes, & je ferai ma ſouveraine de cette beauté qu'on déshonore dans des emplois ſi vils; retournez chez vous, ne prévenez pas ce mauvais père, je vous y ſuivrai bientôt, & puiſqu'il eſt ſi avare, nous trouverons facilement le moyen de le gagner.

En effet Ahmed, plein d'amour & d'impatience, arrive chez le Cadi, & lui fait la demande, en l'aſſurant

qu'il n'exigeroit aucune dot : le père étonné & confus lui répéta pluſieurs fois qu'il ne ſavoit à quoi attribuer ce deſir inſenſé, que ſa fille étoit laide, & même hideuſe ; qu'il étoit impoſſible qu'un mari ne s'en dégoûtât pas, qu'un père honnête homme ne vouloit ni tromper, ni ſurprendre perſonne, & qu'on n'auroit jamais à ſe plaindre de lui ſur cet article. Le jeune homme inſiſtant toujours, répéta qu'il demandoit au Çadi ſa fille ſans dot, & que telle qu'elle étoit, il brûloit de l'obtenir.

Le père dit encore qu'il étoit fâché que les Loix ne lui permiſſent pas de laiſſer voir ſa fille avant de l'envoyer à ſon époux ; mais qu'après tout ce qui venoit de ſe paſſer, ſon gendre n'auroit aucun reproche à lui faire.

Le jour des nôces convenu au

lendemain, le Juge envoya cette épouſe tant deſirée avec beaucoup de pompe à l'époux impatient : la ſurpriſe d'Ahmed fut extrême, quand il vit, au lieu de la perſonne qu'il attendoit, un petit monſtre dont il avoit peine à ſoutenir la vue.

Il n'y avoit pas moyen de ſe plaindre du Cadi, moins encore de lui renvoyer ſa fille après l'aveu qu'il avoit fait, & que le gendre n'avoit pas cru ſincère. D'ailleurs quelle apparence de former une demande ſi douteuſe contre le premier Magiſtrat de Bagdad.

Comme le nouveau marié rouloit triſtement ces idées dans ſa tête, il apperçut devant la porte du magaſin la jolie friponne qui lui avoit joué ce tour. Ah! ah! coquine, ah! monſtre, lui dit-il, tu ne reſſemble pas au monſtre que tu m'as procuré;

mais je te crois plus méchante qu'elle. Beau Seigneur, répondit la petite effrontée, avec un ſourire cruellement malin, ſi je vous ai fait une niche, ne pouvez-vous pas vous en tirer; vous avez écrit au-deſſus de la porte de votre magaſin que les hommes ſont plus fins que les femmes. Ah! ſcélérate, reprit le Marchand, tes méchancetés ſont bien noires, mais ja crois que j'aurois du plaiſir à te poſſéder, ne fut-ce que pour t'en punir, ou pour en rire avec toi; au vrai, répondit la petite ruſée, je ne ſuis pas bien méchante; j'ai ſeulement voulu voir ſi vous êtes auſſi malin que vous le dites; mais ſi vous voulez m'épouſer, mon père y conſentira, & je vous délivrerai en reconnoiſſance de la charmante progéniture de notre illuſtre Cadi.

Le Marchand, plus enivré que

jamais, promit à la jolie aventurière tout ce qu'elle voulut : il faut, lui dit-elle, que votre beau-père rompe lui-même ce mariage qui vous déplaît tant, & qu'il en paie les frais. Allez trouver tout-à-l'heure ces bateleurs Bohêmiens qui divertiſſent le peuple ſur la place par les tours de ſoupleſſe qu'ils font eux-mêmes, ou qu'ils font faire à leurs ſinges; appellez-les vos couſins, dites-leur que vous les reconnoiſſez pour tels, & que vous les invitez à venir vous trouver chez votre beau-père, pour vous complimenter ſur une ſi noble alliance : promettez-leur de l'argent pour les engager à cette démarche. Le Cadi mécontent d'avoir donné ſa fille à un Bohêmien ne manquera pas de vous ſolliciter pour vous la faire répudier; alors vous vous ferez prier; vous exigerez que cette charmante

perſonne laiſſe dans votre maiſon tout ce que ſon père a voulu qu'elle y apportât pour l'y faire admettre, & j'irai tenir la place ſi vous la trouvez plus agréablemet remplie par moi que par la fille du Cadi.

Ce qui fut dit, fut fait : Ahmed, le fin Ahmed fut trop heureux de ſuivre de point en point la leçon que cette jolie trompeuſe lui avoit preſcrite. Il répondit aux reproches du beau-père, qu'il ne pouvoit pas nier ſes parens, & qu'il devoit ſe plaindre à ſon tour de l'injure que le Cadi lui faiſoit, mais que ne voulant pas être ſon gendre malgré lui, il conſentoit à répudier ſa fille, & la renverroit dans ſa maiſon, ſeulement avec moins de meubles & de bijoux qu'elle n'en avoit apportés.

Le beau-père y conſentit de bon cœur : il perdit ſes bijoux ; Ahmed

perdit une femme trés-mauſſade, & il en acquit une autre qui lui prouva toute ſa vie qu'elle étoit plus fine que lui.

GRANDEUR D'AME,

Et intrépidité d'un Roi des Indes.

ALEXANDRE, occupé de la conquête des Indes, pénétroit en vainqueur dans cette vaſte contrée: on l'avertit un jour qu'un Envoyé du plus riche Potentat de l'Inde demandoit à être introduit devant lui. Cet homme arrivé dans la tente voulut une audience particulière, qui ne lui fut pas refuſée. Seul avec Alexandre, il lui dit que ſans verſer tant de ſang, ſans faire le malheur d'un

peuple nombreux, il valoit mieux que l'Inde fût ſoumiſe au vainqueur du monde par un tribut qu'il lui plairoit d'impoſer. Que lui, ſous le nom d'Envoyé du Monarque, étoit le Monarque lui-même, & qu'il venoit recevoir la loi pour ſes ſujets, afin d'épargner leur ſang.

Alexandre étonné de cette franchiſe & de cette modération, voulut d'abord en tirer un grand parti; il demanda au Monarque Indien la valeur de deux ans du revenu de ſon empire, & la moitié du revenu à perpétuité.

L'Indien conſterné lui répondit; ſi tu veux gouverner le monde, & t'en faire adorer, il ne faut pas que tu l'épuiſes. L'eſclave maltraité par ſon maître ne fait jamais des vœux que contre lui. Quel bien te reviendra-t-il de dévaſter un ſi bel empire?

Uſe de ta puiſſance pour établir l'abondance & la paix ; ne voudrois-tu être grand que par le mal que tu ferois.

Alexandre touché de cette remontrance, déchargea dans l'inſtant le tributaire des deux premières années qu'il lui avoit demandées ; nous ſerons moins malheureux, reprit-il, mais nous ſerons malheureux encore ; tu me forceras à accabler mes ſujets d'impôts, pour ſatisfaire ton avidité, tu les forceras à te haïr ; ne vaudroit-il pas mieux les contraindre à t'aimer ?

Alexandre gagné de plus en plus réduiſit le tribut au ſixième. Le Roi déguiſé ſortit du camp pour aller ſe mettre à la tête d'une nombreuſe armée qui avança dans le plus bel ordre de bataille. Alexandre reçut avec étonnement cet avis, & craignant une trahiſon, il mit ſon armée

en bataille. Quand elles furent toutes deux en préſence, l'Indien s'avançant à la rencontre du Macédonien qui ſe tenoit en défenſe : je viens, lui dit-il, réitérer à la tête de mes forces la parole que tu as reçue de moi, lorſque tu me croyois déſarmé : tu vois que j'ai en mon pouvoir la paix, ou la guerre. Il ne faut pas que cette multitude immenſe ſoit victime de ton ambition; règne, puiſque tu veux régner, gouverne le monde, mais ne le détruis pas.

SUR LE VIEUX

De la Montagne.

UN Deſpote des montagnes de la Syrie avoit un fort petit Etat, mais il étoit plus redouté que des Souverains beaucoup plus puiſſans que lui; aucun n'oſoit refuſer à ce voiſin dangereux, ni les ſubſides qu'il vouloit ériger, ni le paſſage qu'il demandoit ſur leurs terres. Voici quelle étoit la raiſon de cette terreur.

Le Vieux de la Montagne, ainſi nommé de père en fils depuis pluſieurs ſiècles, avoit inſpiré à tous ſes ſujets un tel dévouement que chacun d'eux croyoit que ſon ſeul devoir étoit d'obéir à ſon Prince; que cette obéiſſance aveugle ſeroit récompenſée par

la jouiſſance éternelle du Paradis de Mahomet, & que la moindre réſiſtance, le moindre oubli de quelques ordres, leur attireroit infailliblement tous les feux & toutes les peines de l'enfer.

Pour nourrir cette idée, ce tyran habile faiſoit préparer des breuvages à ſes ſujets ſortis de l'enfance, qui pendant leur ſommeil, leur repréſentoient & leur aſſuroient toutes les joies du Paradis de Mahomet, quelquefois même on leur en offroit la réalité. Ces jeunes fanatiques, non-ſeulement regardoient l'aveugle obéiſſance comme le gage aſſuré de leur bonheur, mais même ils attendoient avec impatience que le Monarque voulût bien les deſtiner à une mort prématurée, pour atteindre au moment d'en jouir : ces impreſſions ne faiſoient que ſe fortifier avec l'âge,

& un Iſmaélien ne ſongeoit qu'à tuer ou à mourir.

Un jour le Sultan d'Apamée réſiſtant à la demande d'un ſubſide exceſſif qu'exigeoit le Vieux de la Montagne, lui envoya un Ambaſſadeur pour lui déclarer qu'étant plus puiſſant que lui, il ne prétendoit pas être ſon tributaire.

L'audience ſe donnoit ſur le ſommet d'un rocher eſcarpé qui s'élevant à pic, n'offroit qu'un précipice de tous côtés : le Prince des aſſaſſins, avant de répondre à l'Ambaſſadeur, ordonna à un des ſiens de ſe précipiter dans l'abîme, ce qu'il fit à l'inſtant, & l'on apperçut ſon crâne écraſé au pied du roc. Allez dire à votre maître, répondit auſſi-tôt le Tyran à cet Ambaſſadeur, que j'exige d'ici à un mois le tribut qu'il prétend me refuſer : un Prince qui eſt obéi

comme vous venez de le voir, eſt le Roi de tous les Rois du monde.

NAIVETÉ D'UN ARABE.

HADJAJ, Viſir du Caliſe Abdoulmelik, paſſoit pour un Général plutôt barbare que ſévère. Il recevoit des étrangers à ſa table moins pour les nourrir que pour les faire trembler. Un Arabe du déſert fort gourmand, comme on va le voir, ayant paru au nombre de ſes paraſytes, mangeoit de tout avec beaucoup d'avidité. A la fin du repas on ſervit devant l'Arabe un plat de confitures dont la vue & l'odorat parurent le réjouir beaucoup.

Le Viſir voyant notre goulu tout prêt à dévorer ce mets friand, s'écria : celui qui mangera de ce plat, eſt

assuré de ne plus jamais manger ; je le ferai mourir aussi-tôt.

Le malheureux Bédouin pétrifié de cette menace n'osoit pas lever les yeux, mais après qu'il fut resté quelque temps immobile, sa gourmandise reprit ses droits : Seigneur, dit-il au Visir, je vous recommande ma femme & mes enfans, vous êtes riche & généreux, ils sont nombreux & pauvres ; ayez pitié de leur misère ; ils ne m'auront plus ni pour les nourrir, ni pour les élever : tout en prononçant ces paroles attendrissantes, notre vilain dévoroit le plat de confitures. Ni les assistans, ni même le cruel Visir ne purent se tenir de rire, & pour récompenser l'Arabe de l'avoir diverti, Hadjag lui donna généreusement la vie.

LE SULTAN EPHEMERE.

DANS l'Isle de Sérendib la Royauté est élective & toujours donnée à un étranger, mais les bizarres insulaires n'ont un Roi que pour le plaisir de le déthrôner. A la première occasion, ou plutôt au premier caprice, ils lui ôtent la couronne & cherchent un autre étranger pour la lui confier; nous disons confier, parce que cette élection n'est pas plus constante que la première. Le nouveau Roi vieillit rarement sur le Thrône, & chacun de ces Princes qui en est descendu peut espérer d'y remonter une autre fois.

Un de ces Rois Ephémères venant de perdre sa toute-puissance qu'il regrettoit fort, consulta un Astrologue

pour lire dans les aſtres s'il pouvoit eſpérer la recouvrer. Quel âge avez-vous, lui dit cet homme ? vingt-deux jours, lui répondit l'ex-roi.

L'Aſtrologue étonné lui demanda l'explication de cet énigme ; c'eſt lui lui répondit le Prince, que je ne compte ma vie que du jour de mon élévation au Thrône ; tous les autres que j'ai paſſés ſans puiſſance ne méritent pas d'être comptés ; croyez-vous avoir été puiſſant, lui dit l'obſervateur des aſtres, lorſque le ſceptre vous eſt ſi-tôt échappé ? C'eſt donc du faſte de la couronne, & non de ſon autorité que vous êtes idolâtre ; il eſt indifférent que vous redeveniez Roi, ou non ; car votre autorité ne ſeroit que momentanée ; nos uſages ſont tels que celui qui deſire être Roi de Sérendib, ne mérite ſûrement pas de régner : il ne

connoît ni les droits, ni par conſéquent les devoirs de la Royauté.

Le Sultan Superstitieux.

Les Orientaux, toujours ſuperſtitieux, penſent, ainſi que quelques Européens, qu'il ne faut pas rencontrer dans les premiers momens de la chaſſe des figures difformes, ou ſiniſtres.

Coſroës, Roi de Perſe, s'étant levé très-matin dans l'eſpoir de tuer beaucoup de gibier, vit en ſon chemin pour premier objet un borgne, qui de plus étoit d'une figure très-hideuſe. Le Prince qui n'aimoit pas les contradictions, fit charger de coups ce malheureux pour l'obliger à ſe retirer.

Le Monarque fit contre ſon attente une chaſſe merveilleuſe, & rentrant le ſoir très-content, il apperçut de loin ſon borgne qui fuyoit à toutes jambes : le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé fit ſourire Coſroës, & il fit appeller ce malheureux. On eut plus de peine à le faire approcher qu'on n'en avoit eu le matin à l'écarter du Monarque.

Le pauvre arrive devant le Roi, vit à ſon viſage qu'il avoit pour lors l'humeur auſſi gaie, qu'il l'avoit eu revêche le matin. Oſant lui adreſſer la parole : oh ! dit-il, grand Roi, que votre Majeſté a fait une bonne chaſſe ! les borgnes ne ſont donc pas d'un auſſi mauvais augure qu'on le croit ? Lequel à votre avis a fait ce matin une plus cruelle rencontre, de vous qui avez eu tant de plaiſir dans la journée, ou de moi qui ai eu tant

de coups de bâton dont je me ſens encore ? Croyez-en, Prince, votre ſerviteur bien battu, il ne faut pas que celui qui doit gouverner les hommes, les juge par l'extérieur.

Le Prince frappé de cette leçon, admira le jugement de celui qui la lui avoit donnée ; il l'attacha à ſa perſonne, & s'en ſervit utilement dans le Gouvernement.

LE JARDINIER, LE SERPENT ET LE RAT ;

FABLE.

UN Rat habitoit un beau jardin où l'on ne le deſiroit point du tout : il s'y étoit conduit ſi finement que jamais le jardinier n'avoit ſoupçonné le lieu de ſa retraite. Le prévoyant

animal rempliſſoit ſon réduit pendant l'automne de toutes les proviſions qui pouvoient lui ſervir l'hiver; mais ſi la prudence humaine eſt ſouvent déçue, la prudence des Rats ne peut avoir de privilège. Celle-ci céda à l'adreſſe d'un Serpent; le reptile découvrit le nid, & s'en empara préſentant ſon dard au pauvre petit quadrupède, qui ne fut pas curieux d'accepter le combat.

Le petit animal qui mouroit de peur, jura par ſa queue, & ſur-tout par ſon appétit, qu'il viendroit à bout de l'uſurpateur, quoique celui-ci eut la réputation d'être bien aviſé.

Le Rat rodant ſans ceſſe à portée de ſon nid, apperçut un jour ſes deux plus grands ennemis endormis à quelque diſtance : il entreprit de détruire l'un par l'autre; c'étoit le Serpent & le Jardinier qui l'avoit

déjà pourſuivi en vain. Le brave Rat va promener ſa queue ſur le viſage, & juſques dans la bouche du manant qui bientôt éveillé ſe lève pour punir cette inſolence : l'animal auſſi-tôt court de toute ſa force, & faiſant mille tours dans le jardin, il attire enfin l'ennemi qui le pourſuivoit auprès du Serpent profondément endormi.

Le Jardinier appercevant le Serpent ſur lequel il étoit prêt de marcher, négligea le Rat qui n'eut pas de peine à retrouver ſa retraite, & frappant à coups redoublés ſur l'ennemi le plus dangereux, il délivra bientôt le petit animal de celui qui avoit uſurpé ſes proviſions & ſon logis.

Mieux vaut l'adreſſe que la force ; l'induſtrie eſt le meilleur patron du foible.

LE CHAMEAU ET LE RENARD,

FABLE.

UN Chameau étoit au ſervice d'un maître dur & intéreſſé qui ſongeoit à tirer parti de la force du pauvre animal, afin de le rendre plus malheureux; car il faut convenir que ces meſſieurs les Chameaux ont fait un marché de dupe avec les hommes. Celui-ci donc étoit tous les jours ſurchargé d'une marchandiſe bien peſante pour lui, & bien utile à ſon maître; il plioit ſous le poids d'une charge énorme de ſel.

Un jour rencontrant un Renard de ſes anciens amis, il lui raconta ſa déconvenance: hélas! lui dit-il, tu es libre, & tu te tires toujours d'affaire,

faire, parce que tu as de l'eſprit; pourquoi ces méchans hommes nous rendent-ils ſi malheureux, nous qui leur ſommes ſi utiles? Mon maître m'accable ſans ceſſe d'une charge énorme de ſel, & tout fort que je ſuis, il me la rend inſupportable. Eh bien! mon ami, lui dit le fin Renard, il y a remède à tout, quand on veut le chercher. Lorſque tu plieras ſous ce poids incommode, jette-toi dans le premier étang, dans la première rivière, enfin dans le premier amas d'eau que tu pourras rencontrer : tes épaules ſeront bientôt dégagées, & ton maître qui abuſe de ta ſimplicité, ſera plus ſot que toi.

Ce qui fut dit, fut fait : l'animal à la boſſe uſa pluſieurs fois de l'expédient du Renard, & le maître reconnut à ſon grand dommage qu'il n'y

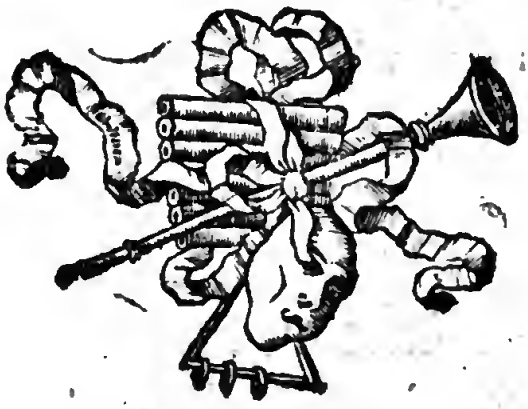
avoit pas moyen de confier cette marchandiſe à ſon Chameau. Pour en tirer un autre parti, il le chargea de laine, & quoique ce fardeau fut beaucoup moins peſant, notre bâtier prétendit encore s'en délivrer; il ſe plongea dans l'eau comme il avoit fait pluſieurs fois avec ſuccès, mais ce ne fut pas de même : l'eau avoit fondu le ſel; la láine but une énorme quantité d'eau, & voilà le pauvre animal accablé, & enfin noyé, pour n'avoir pas ſu que le même remède ne convient pas à tous les maux.

LE RENARD ET LE COQ,

FABLE.

UN Coq ſe repoſant au pied d'un arbre, apperçut un Renard qui s'approchoit à pas lents; auſſi-tôt le Coq vole ſur le ſommet de l'arbre qui devoit lui ſervir d'aſyle, & regarde tranquillement l'ennemi qui lui avoit fait tant de peur : ami, dit le vieil hypocrite, deſcends au plutôt pour que nous faiſions enſemble notre prière à Dieu. Très-volontiers, pieux Renard, s'écrie le Coq avec une ſorte de joie; mais j'apperçois deux gros chiens qui viennent, & nous ne les attendrons pas longtemps, car ils viennent fort vîte.

Quand nous ſerons tous aſſemblés, l'œuvre ſera plus méritoire. Tu as raiſon, répondit le Renard; mais je me rappelle que je n'ai pas fait l'abdeſt, c'eſt un devoir qu'il faut remplir avant de prier, je vais m'en acquitter bien vîte : l'animal ruſé court encore.



LA COQUETTE RUSÉE.

Nos excellens Auteurs François n'ont pas dédaigné quelquefois de fouiller dans les thréſors de l'Arabie : le conte que l'on va voir, en eſt une preuve entre beaucoup d'autres.

Un Tiſſerand de Mouſſol avoit une femme jeune & jolie, dont il étoit amoureux & jaloux : ce n'étoit pas ſans cauſe. Comme il avoit la fureur de s'éclaircir de ce qu'il eut mieux fait d'ignorer, il eut recours à la ruſe tant uſitée, mais preſque toujours efficace de prétexter un voyage de pluſieurs jours.

Après avoir fait de tendres adieux à ſa chère moitié, qui lui promit, comme de raiſon, d'être tout le

temps de ſon abſence bien ſage & bien retirée ; mon jaloux va faire quelques tours, & rentre en grand ſecret peu d'heures après : il n'eſt pas long-temps à voir ſa femme qui apprêtoit avec beaucoup d'empreſſemens & de ſoin un repas dont la fumée ne réjouiſſoit pas le bon-homme.

Les apprêts finis, il ne tarda pas à voir l'objet de ces mêmes apprêts, qui venoit conter fleurettes à la belle cuiſinière. Comme le temps étoit très-ſerein, le beau couple voulut aller jouir de la fraîcheur de la ſoirée, & laiſſa les marmites qu'il ſe promettoit de retrouver après avoir goûté les plaiſirs que la circonſtance leur offroit.

Notre jaloux furieux eut le bon-ſens de ſe conſoler à une bonne table, & il mangea de rage tout le ſouper deſtiné au galant. Nos amans

revenus vers la chûte du jour, trouvèrent les vaſes vuides; les reſtes du ſouper épars çà & là, ne leur laiſsèrent pas douter que ce mauvais tour ne fût une repréſaille. Bien perſuadés que l'époux n'étoit pas loin, ils ſe hâtèrent de lui céder la place, & la femme ne ſachant ni comment, ni à quelle condition elle pourroit rentrer chez elle, ſe promenoit triſtement, l'inquiétude ayant chaſſé le plaiſir.

Comme elle rêvoit à cette circonſtance embarraſſante, elle entend un crieur public qui promet une récompenſe conſidérable à l'habile Aſtrologue qui pourra expliquer au Sultan un ſonge effrayant, & dont il a oublié bien des circonſtances qu'il s'agiſſoit de rétablir.

Notre Ruſée infidelle accourt chez le Cadi, l'aſſurant que ſon mari, que l'on trouveroit maintenant chez

lui, étoit le plus habile Aſtrologue, à qui rien du paſſé, ni même de l'avenir, ne pouvoit échapper ; mais qu'il cachoit ſa ſcience avec une obſtination incroyable, tellement qu'il n'en convenoit jamais, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à être utile à perſonne, qu'après avoir été bien battu ; ſur le champ elle en cita, ou plutôt elle en inventa pluſieurs exemples.

Cette fourberie eut tous les ſuccès que la femme avoit eſpérés : le Tiſſerand fut trouvé chez lui y attendant vainement ſa digne épouſe ; on le conduit de force au Cadi ; on paie ſa réſiſtance de pluſieurs volées de coups de bâton, & comme il nioit toujours qu'il fût un habile homme, il étoit toujours battu.

Enfin n'en pouvant plus, il avoua tout ce qu'on voulut, il promit de rappeller, & de rendre le ſonge

plus clair que le ſoleil, ſi on vouloit lui rendre la liberté, & lui donner trois jours pour conſulter ſon prétendu grimoire; & voilà mon pauvre homme qui ſe preſſe de quitter un pays où pour beaucoup de raiſons, il ne pouvoit eſpérer de vivre jamais tranquille : on peut juger ſi la femme s'applaudit de cette ruſe.

SENTIMENS

De Platon & de Socrate ſur les Richeſſes.

ON demandoit à Platon, pourquoi il étoit toujours gai au milieu des pertes les plus conſidérables; je ne m'attache pas aux choſes, diſoit-il, ainſi je ne les regrette jamais.

Socrate étendoit davantage la même penſée; lorſque vous perdez

ce que vous croyez être à vous, disoit-il à ses disciples, vous vous écriez : je suis bien malheureux, j'ai perdu ma terre, mon argent, ma maison ; c'est à tort que vous vous exprimez ainsi. Il faudroit dire : la Providence m'a fait jouir d'une terre, d'une maison, d'un revenu quelconque ; mais au fond quel droit y avois-je ? elle me l'avoit prêté, elle me l'a retiré, j'ai dû m'y attendre ; ne nous affligeons donc pas.

LE MAGISTRAT DE POLICE

Dupé par une Coquette.

LE Calife Kaimbiemrillah étoit un Prince débonnaire, il cauſoit volontiers avec tous ſes Officiers, & les Miniſtres qui l'aidoient dans l'adminiſtration de ſon Empire. Il leur pardonnoit leurs fautes, quand ils les avouoient de bonne-foi : quelqu'un lui avoit rapporté que le Vali du Caire s'étoit laiſſé prendre pour dupe dans l'exercice de ſes fonctions. Le bon Calife manda cet Officier, & lui dit : conte moi cette aventure ; ſi tu as été un ſot, j'en rirai de bon cœur ; ſi tu as été un frippon, je te pardonnerai en faveur de ta ſincérité.

Le Vali touché de cette clémence, lui dit : Commandeur des Croyans, je vous avoue ingénuëment que j'ai été l'un & l'autre; c'eſt beaucoup trop à la fois, puiſqu'une des deux qualités nuit à l'autre, comme vous allez voir. Un de mes eſpions eſt venu me raconter que la fille d'un très-riche Négociant, maîtreſſe d'une fortune conſidérable & encore belle, n'ayant point d'époux, étoit épriſe d'un Juif très-riche auſſi; qu'elle paſſoit toutes les nuits avec ſon amant au mépris de la Loi de notre Prophète; elle avoit la dépravation de garder un amant complaiſant, plutôt que de devenir eſclave d'un mari tyrannique.

Mon eſpion, qui ſait que je ne ſuis pas cruel, me fit entendre qu'il y auroit beaucoup d'or à gagner avec ce couple amoureux, ſi je voulois le

ſauver de la rigueur de la Loi. J'avoue franchement que j'aime beaucoup mieux l'or que le ſang ; & que je réſolus de me conduire en conſéquence : je me tranſportai chez les délinquans avec ma cohorte, j'environnai la maiſon, & je trouvai ma belle Muſulmane à table avec ſon charmant Iſraëlite, entre deux flacons de vin : cependant la belle ne me parut pas trop épouvantée ; elle m'en impoſa par un air fort paiſible, & aſſez gai. Eh ! que je ſuis heureuſe, s'écria-t-elle, de recevoir chez moi le vénérable Vali ; il faut que je lui témoigne tout-à-la fois ma reconnoiſſance & ma joie pour l'honneur qu'il veut bien me faire ; allez, dit-elle aux eſclaves qui l'environnoient, apportez ici toutes ces riches étoffes que j'ai reçues des Indes ; ces bijoux & ces porcelaines que mon père m'a laiſſés ; apportez

encore un ſac d'or que vous trouverez dans ce beau coffre de mon cabinet intérieur; en attendant que tout cela ſoit raſſemblé, notre hôte voudra bien prendre part à notre feſtin.

Je ſuis naturellement bon; ſes manières généreuſes me gagnèrent l'ame, & je diſois à part moi, il faudroit être bien dur pour enfermer tous ces charmes dans un ſac, & les faire jetter dans le nil. Je me mis donc à table, &, dans la gaieté, & la liberté du vin, je ne voyois que ce beau Juif, amant de ma généreuſe hôteſſe, qui me paroiſſoit plus embarraſſé qu'elle. L'homme eſt inſatiable; la vue de tous ces préſens qu'on apportoit à mes yeux me réjouiſſoit beaucoup, mais ne me ſatisfit pas. Tchifout (*a*), dis-je à notre galant

(*a*) Tchifout, terme de mépris que les Turcs donnent aux Juifs.

interdit, tu es bien heureux d'avoir les bonnes graces de cette belle dame; elle eſt trop généreuſe pour te les faire acheter, mais mon bon ami, tu es ſûrement bien riche.

Oui, interrompit la dame, il l'eſt beaucoup; eh bien! dis-je, il ſeroit dommage de griller en feu bien clair un mortel auſſi fortuné. L'exemple de cette belle dame eſt bon à ſuivre; tu vois les richeſſes qu'elle veut bien m'accorder, il faut que tu me donnes le double, tu es plus coupable qu'elle, puiſque tu es venu la chercher. Très-volontiers, dit le coquin de Juif, je cours chez moi, & je reviens ſur l'heure avec de l'or & avec des ballots qui me ſont auſſi arrivés des Indes, & qui ſatisferont votre excellence.

J'avouerai que je fus ébloui & des préſens de la dame, & de ſes graces, & plus encore de ce que cet Iſraë-

lite me promettoit. Je ne fus pas fâché de me ménager un tête à tête avec cette belle ſi généreuſe, & ſi fragile. Je profite de l'abſence du Juif pour apprendre à ma jolie Muſulmane l'impreſſion que ſes charmes avoient faits ſur mon ame ; elle parut m'écouter ſans courroux, & je me flatois de la fléchir. Tandis que je lui peignois la violence de mon amour, ſes eſclaves, à un ſigne qu'elle leur fait, enlèvent rapidement les richeſſes qui m'avoient éblouies. Trop rempli de l'objet qui étoit devant mes yeux, je ne fis aucune attention aux ordres qu'elle venoit de donner, & qui avoient été exécutés ſi adroitement. Je m'apperçus enfin que beaucoup de temps s'étoit écoulé, & que le Juif ne revenoit point. En promenant mes regards par la chambre, je me convainquis que les pré-

ſens dont la vue m'avoit fait tant de plaiſir étoient diſparus. Demandant la raiſon de cet étonnant procédé : qui êtes vous, dit cette fille ? qu'êtes vous venu faire chez moi ? Pourquoi prétendez-vous me mettre à contribution ? Qu'ai-je fait contre la Loi de Mahomet ? Pourquoi avez-vous l'audace d'entrer chez moi contre la coutume du pays, & contre le reſpect qui eſt dû à mon ſexe ? Comment, ſacrilège, lui dis-je avec fureur, vous n'avez pas mérité d'être jettée dans le nil, pour vous être livrée à un vil Iſraëlite, & je ne vous ai pas ſurpris dans cet honteux déſordre ?

Vous êtes un impoſteur, me répondit-il, où eſt ce Juif avec lequel vous prétendez m'avoir ſurpris. Toutes mes eſclaves dépoſeront que vous avez violé l'aſyle de ma pudeur,

& que vous m'avez fait des propoſitions criminelles ; je me plaindrai au Commandeur des Croyans, je lui démontrerai mon innocence, & votre injuſtice, & je vous ferai ſubir à vous-même le châtiment dont vous me ménacez.

J'avoue que je n'eus rien à répondre, & que parfaitement dupe de cette femme artificieuſe & hardie, j'ai pris le parti de recourir à vos pieds pour prévenir la plainte qu'elle me paroiſſoit déterminée à former.

Le Calife rit beaucoup de l'ingénuité du Vali, & ne le punit qu'en lui diſant : il faut qu'un frippon apprenne à être plus habile.

ANECDOTE SINGULIÈRE,

De la Vie du Sultan Mahmoud.

MAHMOUD, Sultan du Kirman, étoit un Prince juſte, religieux, & très-aimé du peuple. Il avoit un fils qui connoiſſoit mieux les droits que les deſpotes ſavent s'arroger, que les devoirs qui lient les bons Rois à leurs peuples.

Ce jeune Prince fit élever au milieu de la Capitale un édifice qui dominoit ſur toutes les maiſons voiſines, de façon que la vue plongeoit ſur les cours intérieures des femmes, & empêchoit ces récluſes de prendre l'air ſur leurs terraſſes; ſeul adouciſſement que la loi Muſulmane accorde à leur captivité. On ne manqua

pas de faire des plaintes au Sultan qui ordonna à ſon fils de faire baiſſer ce ſcandaleux édifice.

Le jeune Prince ne ſe preſſoit pas d'obéir. Son père l'ayant fait venir une ſeconde fois : mon fils, lui dit-il, ignorez-vous le reſpect que la Loi Muſulmane preſcrit aux Croyans pour ce ſexe, que nous traitons d'ailleurs avec tant de ſévérité ; craignez de l'apprendre à vos dépens comme moi : j'ai été jeune & bouillant, mes deſirs étoient ma loi ſuprême, & j'oubliois la loi de Dieu ; voici comme j'en ai été puni :

Dans la première guerre que j'ai faite en montant ſur le Thrône, contre le Sultan du Siſtan, comme j'avançois dans ſon pays, je rencontrai deux femmes, dont l'une très-bien faite, me parut, à travers ſon voile, d'une figure très-ſéduiſante ;

je remarquai la maiſon dans laquelle elles entrèrent, qui étoit très-petite. Ces femmes n'avoient point d'eſclaves; il me fut facile de me gliſſer dans leur chambre, & j'attendis la nuit pour conſommer mon projet.

La jeune s'étant couchée, je me livrai dans l'obſcurité à mes deſirs criminels; comme ma main parcouroit ſes charmes, la jeune fille effrayée fit des cris perçans : que la main téméraire qui ſouille ma virginité, s'écria-t-elle, ſoit maudite, & puiſſe être coupée! La défenſe de cette jeune perſonne fut ſi vive que je crus devoir me retirer.

Deux jours après m'étant avancé de plus en plus dans le pays, je livrai bataille aux Siſtaniens; quoique mon armée fut plus nombreuſe que la leur, je fus battu à plattes coutures, & mes efforts pour retarder ma

défaite, ne firent que l'augmenter. Un coup de cimeterre que je reçus ſur la main m'abbatit trois doigts. Je reconnus trop tard la juſtice divine qui ſe ſert ſouvent de moyens naturels pour punir le crime, & je la remerciai de s'être appeſantie dans ce monde ſur la main qui l'avoit offenſée, croyant les châtimens de cette vie, bien moins rigoureux que ceux de l'autre.

RÉPONSE HARDIE

D'une femme au même Sultan.

UNE femme, habitante d'Ormus, vint à Gazna trouver le même Sultan : il étoit ſi affable que tous ſes ſujets l'approchoient aiſément. Cette veuve ſe plaignit qu'une troupe de brigands avoit aſſaſſiné ſon fils ſur le chemin d'Ormus. Hélas ! lui dit le Prince, je ſuis bien touché de ce malheur ; mais mes Etats ſont ſi vaſtes, que je ne puis veiller ſur toutes les parties ; il eſt impoſſible que j'enchaîne tous ceux que l'eſprit de rapine excite au meurtre. Seigneur, lui répondit cette mère affligée, ſi vous ne pouvez pas nous

gouverner ; pourquoi nous avez-nous conquis ? Dieu voit en même temps toutes les parties du monde qu'il a créé ; vous, ſon image, ne devez-vous pas veiller ſur toutes celles qu'il vous confie.

Le Prince frappé de cette réponſe, donna des ordres dans l'inſtant, pour que la frontière d'Ormus, & toutes les autres frontières de ſon Etat fuſſent mieux gardées.

ANECDOT

ANECDOTE SINGULIÈRE

De la Vie de Sapor, Roi de Perſe.

SAPOR, jeune, avide de gloire, & élevé par le Roi ſon père dans la haine des Grecs, ne lui eut pas plutôt ſuccédé, qu'il conçut le deſſein de les attaquer; mais il voulut auparavant, être inſtruit de leurs forces, & connoître le pays dont il méditoit la conquête. N'oſant s'en rapporter qu'à lui-même, il réſolut de parcourir l'Empire Grec, à la faveur d'un déguiſement, ſous lequel il ſe flatoit de n'être pas découvert; en vain ſes Courtiſans les plus fidèles lui expoſèrent les dangers d'un pareil voyage, il partit malgré leurs repréſentations, accompagné d'un an-

cien Miniſtre de ſon père, qui avoit toute ſa confiance : elle ne pouvoit être mieux placée. Barſanides (c'étoit le nom de ce fidèle Miniſtre) poſſédoit toutes les ſciences, ſavoit pluſieurs langues ; celle des Grecs ſurtout lui étoit ſi familière, qu'en l'entendant parler, on le prenoit pour un Athènien : il avoit encore fait une étude particulière de la Religion Chrétienne. A toutes ces connoiſſances, il joignoit un génie vaſte & féçond en reſſources, une prudence conſommée, une éloquence douce & perſuaſive : il s'étoit oppoſé, comme les autres Courtiſans, au voyage de Sapor ; mais voyant qu'il n'avoit pu l'en détourner, il avoit du moins voulu en partager les périls.

Le Prince & ſon Viſir arrivés à Damas, réſolurent de ſe ſéparer, de

peur d'être reconnus ; Barſanides ſe fit paſſer pour un Cénobite Grec qui s'étoit appliqué à l'étude de la Médecine, & qui avoit trouvé la compoſition d'un baume admirable pour les plaies les plus déſeſpérées : pluſieurs épreuves qu'il en fit, & qui réuſſirent, le firent bientôt connoître ; ſon air mortifié, ſon affabilité, ſon éloquence, & ſur-tout ſon déſintéreſſement (car il ne vouloit recevoir aucun préſent), lui attirèreut en peu de temps la plus grande réputation. Ce faux Cénobite, à la faveur de ce déguiſement, parcouroit toute la Ville, étoit accueilli des grands comme des petits. La nuit venue il rejoignoit le Roi de Perſe, & lui faiſoit part des obſervations qu'il avoit faites ſur le gouvernement, les forces, & les mœurs des Grecs.

Après un ſéjour de quelques mois dans cette Capitale de la Syrie, ils partirent, & parcoururent différentes Provinces. La renommée précédoit toujours l'arrivée de Barſanides, & ceux qu'il guériſſoit, publioient que la Providence avoit ſuſcité ce pieux ſolitaire pour le bonheur de l'humanité.

Ces premiers ſuccès firent naître à Sapor le deſir de voir Conſtantinople. Toujours plus empreſſé à étudier la politique des Grecs, & à calculer les forces de leur Empire, il ſe flata que la Capitale lui en fourniroit les moyens, & qu'à la faveur du tumulte inſéparable d'une Ville immenſe, il échapperoit plus aiſément qu'ailleurs aux regards des curieux.

Les deux voyageurs, dans la crainte d'être reconnus, ſe logèrent dans différens quartiers de Conſtan-

tinople, & convinrent de ne ſe voir que la nuit. Barſanides qui avoit conſervé le même déguiſement, crut devoir préſenter ſes hommages au Patriarche, comme au chef de tous les Cénobites, deſquels ce Miniſtre avoit endoſſé la robe. Adroit, ſouple, inſinuant, il s'appliqua à connoître le caractère du Prélat, flata ſes goûts, & finit par captiver ſa bienveillance : celui-ci aimoit la bonne plaiſanterie, & ſe plaiſoit ſurtout à entendre des contes ingénieux & pleins de ſel. Le Viſir qui poſſédoit l'art de raconter, plut tellement au Patriarche, qu'il l'admit dans ſa plus intime familiarité. Il n'en continuoit pas moins d'exercer la Médecine, comme il avoit fait à Damas & dans les autres lieux. Les malades ſans nombre qui lui devoient la vie, publioient ſa ſcience & louoient ſon

déſintéreſſement ; le bruit des cures merveilleuſes qu'il faiſoit parvint juſqu'au Patriarche, qui ſe félicitoit de plus en plus de ſe l'être attaché. Le faux Médecin, qui avoit l'accès le plus libre auprès des grands, prêtoit une oreille attentive à tous leurs diſcours, leur faiſoit même quelquefois des queſtions inſidieuſes, portoit par-tout un œil obſervateur, & rendoit compte à Sapor des remarques intéreſſantes qu'il avoit faites.

Pendant leur ſéjour à Conſtantinople, l'Empereur Maurice maria ſa fille à un Seigneur de ſes favoris. Les nôces furent célébrées avec une magnificence digne des illuſtres époux, l'on dreſſa des tables ſomptueuſement ſervies, dans pluſieurs appartemens du Palais Impérial, où tous les citoyens d'un état honnête furent ad-

mis. Sapor ne put réſiſter à l'envie d'aſſiſter à ces fêtes, pour juger par lui-même du luxe de la Cour. En vain le ſage Barſanides voulut l'en détourner. Le Monarque Perſan, ſous le traveſtiſſement d'un Officier de Marine, ſe préſenta à la porte du Palais, & fut admis à une des premières tables : par malheur pour lui il ſe trouva placé vis-à-vis d'un Philoſophe Grec, qui, après l'avoir fixé attentivement, crut remarquer dans ſa phyſionomie des traits dont il lui étoit reſté quelqu'idée : il ne ſe trompoit pas tout-à-fait; cependant le Prince lui-même ne s'étoit jamais offert à ſes regards, mais il avoit vu ſon portrait pluſieurs fois dans le Palais Impérial. Maurice avoit appris que Sapor, à la faveur d'un déguiſement, parcouroit quelquefois les Etats des Princes ſes voiſins. Le

Monarque Grec, pour ſe mettre à l'abri des embûches d'un ennemi auſſi redoutable, avoit envoyé ſecrètement à la Cour de Perſe un peintre habile qui fit le portrait de Sapor; par un effet du haſard ce portrait placé dans la ſalle où étoit Sapor, fut apperçu par le Philoſophe qui en l'examinant s'écria, c'eſt lui-même! tous les convives étonnés de cette exclamation, lui en demanderent la cauſe: il leur dit que le Roi de Perſe étoit aſſis à ſes côtés.

La nouvelle d'un événement ſi extraordinaire parvint en peu de temps juſqu'à la ſalle où étoit Maurice, il fit comparoître devant lui Sapor. Le trouble & la pâleur de ſon viſage, ſes réponſes embarraſſées le trahirent: la crainte de la mort, dont l'Empereur le menaça, lui arracha enfin ſon ſecret.

Maurice au comble de la joie d'avoir en ſa puiſſance le Souverain de la Perſe, en regarda la conquête comme aſſurée. Pour ne pas donner le temps aux Perſes de revenir de la conſternation dans laquelle un pareil événement devoit les jetter, il fit dreſſer ſes tentes en Aſie, & ſe diſpoſa à entrer en campagne ; mais avant de ſe mettre en marche, il voulut s'aſſurer de ſon illuſtre priſonnier ; on fabriqua par ſes ordres une eſpèce de loge aſſez ſpacieuſe pour contenir une perſonne ; cette loge étoit poſée ſur quatre roues : l'infortuné Sapor fut enfermé dans cette étroite priſon, des chaînes d'or aux pieds & aux mains. Maurice commit à la garde de cette priſon ambulante, cent hommes très-courageux

& d'une fidélité éprouvée. Ils étoient commandés par vingt Officiers qui avoient à leur tête le Patriarche de Conſtantinople, de qui Maurice connoiſſoit la fidélité & la vigilance. Cette loge dans les marches & les campemens étoit toujours placée au centre. Lorſque l'armée étoit campée, l'on dreſſoit une tente aſſez grande pour contenir le Patriarche & les cinquante ſentinelles qui veilloient autour du priſonnier, tandis que les cinquante autres ſe livroient au ſommeil.

Barſanides qui avoit prévu le malheur arrivé à ſon maître, ne l'en plaignit pas moins. Mais au lieu de s'abandonner à une douleur infructueuſe, il ſongea à le ſauver ou à périr avec lui. Il avoit appris que le Prince étoit confié à la garde du Patriarche : la confiance dont l'ho-

noroit ce Prélat, fit luire un foible rayon d'eſpérance à ſes yeux, il ſe flata que la fortune feroit naître quelque heureuſe circonſtance dont il pourroit tirer parti. Il va trouver le Patriarche dans le deſſein de lui demander la permiſſion de faire la campagne avec lui, mais le Prélat en le voyant le prévint, & lui dit qu'il comptoit aſſez ſur ſon amitié pour eſpérer qu'il le ſuivroit à la guerre, que le camp lui offriroit encore plus que Conſtantinople les moyens de déployer les heureux talens dont la Providence l'avoit douée, qu'au reſte c'étoit l'intention de l'Empereur.

Le faux Cénobite diſſimulant la joie que lui cauſoit cette agréable propoſition, répondit qu'il obéiroit toujours avec plaiſir à des ordres qui l'attachoient à la perſonne de laquelle

il desiroit le plus de gagner la confiance, & de laquelle la séparation lui auroit été si douloureuse.

Maurice ne tarda pas à entrer en campagne, traînant avec lui l'infortuné Sapor. Barsanides plus assidu que jamais à faire sa cour au Patriarche, se rendoit tous les soirs à la tente du Prélat, placée près de la prison ambulante du Roi de Perse, ensorte que si cette triste prison déroboit son maître aux yeux de ce fidèle Ministre, il avoit du moins la consolation d'être à portée de s'en faire entendre, & de lui apprendre par ce moyen qu'il ne l'avoit pas abandonné.

Le faux Cénobite mettoit tout en usage pour amuser le Prélat, soit par des histoires intéressantes, soit par des contes ingénieux, dans lesquels il faisoit entrer adroitement des situa-

tions allusives à celle de Sapor. La voix de Barsanides frappoit les oreilles de ce Prince, relevoit son courage abattu, & faisoit renaître l'espérance dans son cœur flétri par le malheur.

Maurice arrivé sur les confins de la Perse, mit tout à feu & à sang; il s'avança vers Ctésiphon, Capitale alors de ce Royaume, & campa aux pieds des murailles de cette Ville; les principaux Satrapes s'y étoient enfermés dans la résolution de perir plutôt que de se rendre.

Sous le voile d'allusions fines & délicates, qui étoient autant d'énigmes pour tous les auditeurs, excepté pour Sapor, Barsanides instruisoit ce Prince de ce qui se passoit dans le camp, & soutenoit son courage chancelant: mais quelques nuits s'étant écoulées, sans que Sapor en-

tendit le ſon de cette voix ſi conſolante pour lui, ſon inquiétude devint extrême ; tantôt il s'imaginoit que la Capitale étoit enfin devenue la proie du vainqueur ; tantôt que ſon Miniſtre avoit été reconnu : il ſe crut perdu ſans reſſource, & s'abandonna au déſeſpoir. Cependant pour tâcher de faire connoître la ſituation de ſon ame à Barſanides (en ſuppoſant qu'il n'eût pas été découvert), il prit le prétexte de dire à l'Officier de garde que ſi l'on vouloit conſerver ſes jours, on pratiquât une petite ouverture à ſon étroite priſon, dans laquelle il périroit infailliblement faute d'air. Il le conjura en même temps de deſſerrer un peu ſes chaînes qui le bleſſoient. L'Officier n'oſant exécuter ſans ordre une commiſſion ſi délicate, fit ſon rapport au Patriarche : Barſanides qui étoit heu-

reuſement alors auprès du Prélat, devina l'intention de ſon maître, & comprit que l'eſpérance de voir le terme de ſes maux, commençoit à l'abandonner: il réſolut de relever ſon courage abattu, par un apologue ingénieux, qui ſous des noms empruntés, retraça à Sapor ſon imprudence, les maux qu'elle lui avoit attirés; & lui en fit entrevoir le remède. Dès que les ténèbres eurent ſuccédé à la clarté du jour, il ſe rendit auprès du Patriarche : Seigneur, lui dit-il, en me promenant ce matin dans le camp, je me ſuis rappellé une hiſtoire très-intéreſſante que j'ai lue dans ma jeuneſſe, & qui s'étoit effacée de ma mémoire : je vous la raconterai, heureux, ſi elle peut vous diſtraire un inſtant des affaires importantes qui vous occupent tout le jour.

Le Prélat lui ayant témoigné qu'il l'entendroit avec plaiſir, Barſanides élevant la voix afin de ſe mieux faire entendre de Sapor, commença ainſi :

Le tendre Ainalem ſoupiroit depuis long-temps pour la belle Seiddet Ennar, elle ſe détermina enfin à couronner la conſtance de ſon amant, & s'unit à lui par le plus doux de tous les liens : le jeune époux enchanté de ſon bonheur juroit mille fois le jour à ſon épouſe un amour qu'il croyoit devoir être éternel ; mais une nouvelle paſſion ne tarda pas à lui faire oublier ſes ſermens ; étant un jour avec quelques amis, la converſation tomba ſur ce ſexe enchanteur, ſource de nos plaiſirs, & quelquefois de nos peines : les uns ſoutenoient que la beauté étoit la qualité la plus à réchercher dans une femme, les autres que c'étoit

l'eſprit ; ceux-ci donnoient la préférence à la bonté du cœur, & à la douceur du caractère : un d'entre eux aſſura qu'il connoiſſoit une femme nommée Seiddet Ezzeheb, qui réuniſſoit dans ſa perſonne toutes ces rares qualités.

Le perfide Ainalem oſe ſoupirer en ſecret pour cette beauté qu'il n'a jamais vue : le poiſon entré par ſes oreilles, pénètre juſqu'à ſon cœur : il s'informe des lieux qu'habite ſa nouvelle Amante, il y vole, & trouve les moyens de s'introduire chez elle : malgré ce nouvel amour, il eſt forcé d'avouer que les charmes de ſon épouſe, ne cèdent en rien à ceux de Seiddet Ezzeheb ; mais entraîné par ſa paſſion, il ne peut briſer ſes nouvelles chaînes.

Il eſt difficile de tromper longtemps les yeux d'un argus : Zib,

époux de Seiddet Ezzeheb, ſoupçonna leur intelligence ; c'étoit un homme cruel, & tourmenté de la plus affreuſe jalouſie : il épia Ainalem ; & l'ayant ſurpris dans ſa maiſon, il le chargea de coups, déchira ſes vêtemens, le lia à un poteau, & le mit ſous la garde d'une vieille femme, à laquelle il manquoit un œil, une main, & le nez.

Lorſque la nuit fut venue, la vieille alluma du feu dans la chambre de ſon priſonnier, & vint s'aſſeoir auprès de lui ; la comparaiſon du ſort heureux dont il jouiſſoit auprès de ſon épouſe, avec le triſte état auquel il étoit réduit, lui arracha un ſoupir : quel crime avez-vous commis, lui dit la vieille, pour éprouver un châtiment ſi rude ? Hélas, répondit le jeune homme, j'ignore ma faute : vous tenez le même langage, répartit la

vieille, que le cheval tint au loup; je veux vous raconter cette fable, dans laquelle vous vous reconnoîtrez aiſément.

Un Cheval faiſoit les délices de ſon maître; il n'oſoit ſe repoſer ſur perſonne, des ſoins que méritoit cet animal chéri; il le panſoit lui-même, & lui donnoit à boire & à manger de ſa propre main; quand la belle ſaiſon venoit ranimer la nature languiſſante, il le conduiſoit dans des prairies émaillées de fleurs, pour y paître l'herbe fraîche, & ne le ramenoit à l'écurie que vers le ſoir: rien ne manquoit au bonheur du Cheval; mais qui dans ce bas monde ſait mettre des bornes à ſes deſirs! Le courſier s'aviſa de regretter ſa liberté, & réſolut de ſe la procurer à la première occaſion: elle ne tarda pas à ſe préſenter. Un jour, ſon maître ayant

mis pied à terre, le Cheval prit la fuite, & diſparut en un inſtant.

Il s'applaudiſſoit d'avoir enfin recouvré ſa liberté, qu'il avoit tant deſirée; il voulut en faire uſage, & paître l'herbe qu'il fouloit ſous ſes pieds: la bride & le mord l'en empêchèrent; il ne fut pas moins embarraſſé, lorſqu'il tenta pour ſe délaſſer, de ſe rouler par terre: la ſelle, les étriers, le bleſsèrent; il ſe vit forcé de ſe relever, & de paſſer ainſi triſtement le reſte du jour & toute la nuit: ce n'étoit que le prélude des maux qui l'attendoient: il ſe mit en marche; une rivière s'oppoſoit à ſon paſſage, il la franchit à la nâge; mais la ſangle de cuir qui retenoit la ſelle, s'étant imbibée d'eau, les rayons du ſoleil qui vinrent à frapper ſur le cuir, le deſſéchèrent, & firent qu'il ſe retira: la ſangle devint ſi étroite, qu'elle le

bleſſoit cruellement : pluſieurs jours & pluſieurs nuits s'écoulèrent ainſi, ſans qu'il pût prendre aucune nourriture, ni ſe livrer aux douceurs du ſommeil : un Loup l'ayant apperçu de loin, ſe réjouiſſoit de la proie que le ſort lui offroit ; mais lorſqu'il vit le courſier de plus près, il le trouva ſi maigre, qu'il le jugea indigne d'appaiſer ſa faim : il lui demanda quel accident l'avoit réduit à cet état de langueur ; le Cheval lui dit que ſa ſelle & ſa bride le bleſſoient, & conjura le Loup de le ſoulager : l'adverſité, répartit ce dernier, eſt ſouvent une juſte punition de nos fautes ; vous ne ſeriez pas ſi malheureux, ſi vous n'étiez pas coupable ; avouez-moi avec candeur le crime que vous avez commis : votre ſincérité excitera ma pitié : le Cheval ſoutint qu'il étoit innocent ; votre opiniâtreté à cacher

vos fautes, répartit le Loup, en eſt une nouvelle, plus grave que celle dont vous êtes déjà coupable; & mérite qu'on vous abandonne à votre mauvais ſort.

Le courſier effrayé de la menace du Loup, lui raconta alors ſa fuite d'auprès de ſon maître, & tout ce qui lui étoit arrivé depuis cet inſtant. J'étois bien sûr, lui dit alors le Loup, que vous n'aviez pas connu toute l'étendue de votre faute; elle eſt très-grave, & eſt le germe d'une infinité d'autres : vous avez été infidèle envers un maître, qui avoit de vous les ſoins les plus empreſſés; vous avez payé de la plus noire ingratitude, les ſervices qu'il vous rendoit; vous avez été contre l'ordre de la Providence, en voulant mener une vie ſauvage & errante, à laquelle elle ne vous avoit pas deſtiné, & qui

excédoit vos forces; mais ce qui met le comble à toutes vos fautes, c'eſt d'en avoir prolongé le cours avec obſtination. Pourquoi, en voyant les maux que vous vous étiez attirés par votre imprudence, n'êtes-vous pas retourné auprès de votre maître; il vous auroit reçu avec bonté, & auroit oublié vos torts? Le Cheval dit alors au Loup, vous m'avez deſſillé les yeux, qui, juſqu'à ce moment, étoient couverts du voile épais de l'erreur & de l'ignorance: partez, & abandonnez un coupable qui ne mérite que la mort.

Vôtre ſincérité, répartit le Loup, & la juſtice que vous vous rendez à vous-même, changent mes diſpoſitions à votre égard; j'eſpère tout de vous, puiſque vous commencez à vous connoître: après ces paroles, le Loup briſa la bride & la ſangle du

Cheval, & fit ainſi ceſſer les maux auxquels il étoit en proie.

Je me reconnois, dit Ainalem à la vieille, dans la fable que vous venez de raconter; je ſuis auſſi coupable que le cheval, ſerez-vous moins généreuſe que le Loup? L'inexpérience, repartit la vieille, eſt l'apanage de la jeuneſſe; vous exigez de moi un ſervice, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir actuellement de vous rendre: eſpérez tout d'un avenir plus heureux, il favoriſera peut-être ma bonne volonté, & me fournira les moyens de briſer vos chaînes; mais armez-vous en attendant, d'une patience à toute épreuve, & ſupportez vos maux avec courage.

Barſanides garda le ſilence un inſtant: adreſſant enſuite la parole au Patriarche; Seigneur, lui dit-il, la nuit eſt déjà fort avancée; je me reproche

reproche d'avoir été un obſtacle aux douceurs du ſommeil que vous devriez goûter depuis long-temps : ſi le commencement de cette Hiſtoire a pu vous intéreſſer, vous conviendrez demain, que la fin n'en eſt pas moins extraordinaire. Le faux Cénobite, après ces paroles, fit une profonde inclination au Prélat, & ſe retira.

Sapor, de l'intérieur de ſa priſon, n'avoit pas perdu un mot de l'Hiſtoire que venoit de raconter ſon Viſir : aucune des allégories qu'elle renfermoit, ne lui étoit échappée. Il ſe reconnut d'autant mieux dans la perſonne d'Ainalem, que l'on avoit donné autrefois ce titre aux Rois ſes ancêtres : Seidet Ennar, qui veut dire poſſeſſeur du feu ; & Seiddet Ezzeheb, qui ſignifie maîtreſſe de l'or, étoient deux emblêmes trop

clairs, pour qu'il n'en comprît pas le ſens : le premier déſignoit le Royaume de Perſe, dont les habitans adorent le feu ; & le ſecond, la ville de Conſtantinople, que Barſanides avoit nommé Seiddet Ezzeheb, maîtreſſe de l'or, à cauſe des richeſſes immenſes que cette Capitale renfermoit dans ſon enceinte : il avoit également reconnu l'Empereur dans la perſonne de Zib, qui veut dire Loup ; & il avoit trouvé que ſon Viſir avoit donné à ce Prince, un nom encore trop doux : ce Miniſtre s'étoit peint lui-même ſous le perſonnage de la vieille eſtropiée ; les reproches qu'elle faiſoit à Ainalem, les conſeils qu'elle lui donnoit s'adreſſoient directement au Monarque Perſan, qui en avoit fait l'application à lui-même ; il avoit compris que le temps de ſa délivrance n'étoit

pas encore arrivé, mais que Barſanides le ſaiſiroit auſſi-tôt qu'il ſe préſenteroit. Cet eſpoir fit renaître le calme dans ſon ame; il attendit le lendemain, pour prêter une oreille attentive aux nouveaux conſeils que la ſuite de l'Hiſtoire renfermeroit.

Le Patriarche n'étoit pas moins impatient d'entendre la ſuite des aventures d'Ainalem. A peine fut-il nuit qu'il fit appeller Barſanidès; je brûle d'apprendre, lui dit-il, les moyens que prendra la vieille, pour délivrer Ainalem des mains cruelles de ſon barbare perſécuteur :

Seigneur, dit le faux Cénobite, l'infortuné Ainalem paſſa le reſte de la nuit attaché au poteau de l'appartement avec la vieille qui étoit commiſe à ſa garde : le lendemain, le cruel Zib entra dans la chambre où étoit le priſonnier, après l'avoir ac-

cablé d'injures, il reſſerra les liens qui le tenoient attachés au poteau, & ſortit enſuite. Les ténèbres ayant ſuccédé à la clarté du jour, la vieille alluma du feu, comme elle avoit fait la vielle, & s'aſſit auprès d'Ainalem, qui, en la voyant, ne put retenir ſes larmes : rappellez votre courage, lui dit-elle, faites réflexion que vous n'êtes pas le ſeul ſur la terre en bute aux malheurs ; que l'infortune des autres vous apprenne à ſupporter la vôtre avec plus de conſtance : en vous livrant à une triſteſſe immodérée, vous couperez la trame de votre vie, conſervez-là pour des jours plus ſereins, qui, peut-être, ne tarderont pas à luire ſur votre tête. Je ſais, répondit Ainalem, que je ne ſuis pas le ſeul infortuné ; mais de tous les malheurs, l'eſclavage eſt le plus inſupportable ;

la liberté aide à ſupporter les maux auxquels on eſt en proie, & quelquefois même elle facilite la découverte des moyens de les ſoulager. Jeune homme, lui répondit la vieille, votre âge exige de l'indulgence de ma part, vous n'avez pas encore pu acquérir aſſez d'expérience pour prévoir les évènements dont la vie humaine eſt parſemée ; écoutez la fable que je vais vous raconter, & profitez des leçons qu'elle renferme :

Un Négociant avoit pris à la chaſſe le petit d'une Gazelle, qu'il donna à ſon fils : l'enfant, enchanté, étoit toujours avec la jeune gazelle, & lui prodiguoit mille careſſes : élevés enſemble, ils croiſſoient enſemble : deux petites cornes, d'un noir luiſant, qui commencèrent à poindre ſur le front de la gazelle, ſurprirent l'enfant ; il demanda à ſon père la

cauſe de ce phénomène; celui-ci lui dit, que la nature avoit armé le front de cet animal de deux cornes pour lui ſervir de défenſe; qu'elles deviendroient, avec le temps, beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient: l'enfant impatient, pria ſon père de lui faire voir une gazelle dont les cornes fuſſent parvenues à leur dernier période de croiſſance. Le père complaiſant alla à la chaſſe, & fut aſſez heureux pour contenter le deſir de ſon fils.

Les deux gazelles, élevées ſous le même toît, devinrent bientôt amies. Avant que le ſort vous eut offerte à ma vue, dit un jour la jeune gazelle à ſa compagne, je m'imaginois être la ſeule de mon eſpèce; mais je ne doute pas à préſent qu'elle ne ſoit fort commune. Vous avez raiſon, lui répondit la vieille gazelle,

des troupes nombreuſes de nos campagnes errent dans les forêts, bondiſſent dans les plaines, & graviſſent les monts : elle lui raconta alors la vie heureuſe qu'elle menoit avant d'avoir perdu ſa liberté ; elle lui fit la deſcription des belles prairies dont elle broutoit l'herbe tendre, des fontaines d'une onde pure où elle ſe déſalteroit, & des forêts épaiſſes, à l'ombre deſquelles elle goûtoit les douceurs du repos ; elle finit par l'entretenir de ſes amours, & lui en fit une peinture ſi animée & ſi ſéduiſante, que la jeune gazelle la conjura de lui faire éprouver les charmes de cette liberté qu'elle louoit ſi fort. Accoutumée comme vous l'êtes, dès vos plus jeunes ans, à mener une vie tranquille & privée, il vous ſeroit impoſſible, lui dit la vieille Gazelle, de vous faire à

une vie ſauvage & errante, & de ſupporter les fatigues qui en ſont inſéparables : croyez-moi, jouiſſez des douceurs que la Providence vous a départies, ſans deſirer celles qu'elle ne vous a pas deſtinées : renoncez à un deſſein dont l'execution pourroit vous devenir funeſte. Si la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers : c'eſt en vain, lui dit la jeune gazelle, que vous vous oppoſeriez au deſirs violent que j'ai de recouvrer ma liberté : laſſe de vivre avec les hommes, je veux vivre avec mes pareilles : j'affronterai tous les dangers, la mort même pour les rejoindre.

La vieille gazelle vit bien qu'elle s'oppoſeroit inutilement à la réſolution de ſa compagne : craignant que ſa jeuneſſe & ſon peu d'expérience ne l'expósât à quelque piège, elle ſe détermina à la ſuivre ; elles épié-

rent le moment favorable, & prirent l'une & l'autre la fuite.

A peine eurent-elles gagné la plaine, que la jeune gazelle, enchantée d'avoir recouvré une liberté après laquelle elle avoit ſoupiré ſi ardemment, ſe mit à bondir : ſa camarade lui cria de ne pas la quitter; elle ne voulut pas l'écouter, & diſparut comme un éclair à ſes yeux : ſon imprudence lui couta cher, elle fut priſe dans un piège, & ſe répentit, mais trop tard, de n'avoir pas ſuivi des conſeils dictés par la ſageſſe.

Tandis qu'elle déploroit ſon malheur, le fils du Négociant n'étoit guère moins affligé qu'elle : il étoit inconſolable de la perte de ſa chere gazelle : ſon père, touché de ſa douleur, mit des chaſſeurs en campagne, & monta lui-même à cheval : il ap-

perçut de loin un homme qui conduiſoit une gazelle, il la reconnut au collier d'or qu'elle avoit au col, pour être celle qui cauſoit tant de regret à ſon fils : le chaſſeur lui dit qu'ayant apperçu du très-loin deux gazelles dans la plaine, il avoit tendu un piège où la plus jeune étoit tombée, tandis que ſa compagne, plus aviſée, avoit ſu l'éviter ; le Négociant pria le chaſſeur de lui dire de quel côté cette gazelle avoit dirigé ſa courſe : celui-ci s'offrit de l'accompagner : parvenus l'un & l'autre à un vallon aſſez profond, ils obſervèrent de loin une gazelle qui faiſoit d'impuiſſants efforts pour ſe retirer d'une crevaſſe profonde, formée par la grande chaleur du ſoleil ; le Négociant l'en retira, & la reconnut à certaines tâches qu'elle avoit ſur la peau, pour être la compagne de

la jeune gazelle. Il les reconduisit l'une & l'autre à sa maison. Cependant à l'amitié intime qui régnoit auparavant entre les deux gazelles, avoit succédé l'indifférence la plus marquée : la vieille gazelle évitoit de se trouver dans le même lieu avec sa jeune compagne, & lorsqu'elle y étoit forcée, loin de s'entretenir avec elle, elle ne daignoit pas même la regarder : la jeune gazelle désespérée de cette froideur voulut en savoir la cause, & conjura sa compagne de la lui apprendre. Votre imprudence, lui dit la vieille gazelle, nous a fait reprendre à toutes deux des chaînes que nous ne pouvons plus briser : je vous avois prévenu des dangers dont vous seriez environnée : à peine vous êtes-vous vue en liberté, que vous êtes tombée dans un piége : touchée de votre malheur, j'étois

accourue pour vous délivrer, lorſque je ſuis tombée moi-même dans un foſſe ſi profonde que je n'ai pu m'en tirer. J'avoue mon crime, répondit la jeune gazelle, mais ſeriez-vous inflexible : au malheur que j'ai d'avoir perdu ma liberté, voulez-vous y ajouter la perte de votre amitié ? La vieille gazelle touchée de ſon repentir, & voyant qu'il n'y avoit point de remede à leur diſgrace commune, voulut bien lui pardonner, & reprendre pour elle ſes anciens ſentiments.

Le récit de cette fable apprit à Ainalem le deſſein qu'avoit eu la vieille de lui faire connoître l'impuiſſance où elle étoit de le délivrer. Les idées les plus noires ſe préſentèrent en foule à ſon imagination, & il garda le reſte de la nuit un morne ſilence.

Son cruel perſécuteur ne manqua pas de revenir le lendemain matin : après l'avoir rudement frappé, il ajouta de nouvelles chaînes à celles qui le tenoient déjà garotté au poteau : l'infortuné jeune homme paſſa le reſte de la nuit à rouler dans ſon eſprit mille penſées plus affligeantes les unes que les autres ; il attendoit impatiemment la nuit pour converſer avec la vieille commiſe à ſa garde ; ce n'eſt pas qu'il ſe flattât qu'elle pût briſer ſes chaînes ; mais elle le plaignoit, & les malheureux aiment à être plaints : quel fut ſon déſeſpoir lorſqu'elle ne parut pas à l'heure accoutumée ; il ſe crut perdu ſans reſſource, & s'imaginoit à chaque inſtant voir entrer le barbare Zib un poignard à la main prêt à le percer.

La vieille parut enfin : quoi vous m'avez abandonné, s'écria-t-il en la

voyant ! perſonne dans l'univers ne s'intéreſſe donc plus à mon ſort ; quels charmes pouvez-vous trouver, lui dit la vieille, dans la compagnie d'une femme plus accablée encore ſous le poids de l'adverſité, que ſous celui des années, & dont l'ame abbatue par de longs malheurs eſt liée à un corps foible & tout mutilé ? Songez qu'il eſt des infortunes qui ſurpaſſent les vôtres, & eſtimez-vous heureux d'avoir conſervé votre vie juſqu'à ce moment : vous me dites hier que la liberté fournit des moyens qu'on ne trouve pas dans l'infortune, & vous avez voulu par-là me faire entendre que je pouvois vous délivrer : écoutez la triſte hiſtoire de ma déplorable vie, & jugez enſuite de mon impuiſſance à vous ſecourir, & lequel de nous deux eſt le plus à plaindre :

Mon père, à l'âge de quinze ans, me maria à un Officier qui étoit devenu amoureux de moi; je l'aimai bientôt avec plus d'ardeur qu'il ne m'aimoit lui-même : pluſieurs enfants, gages de notre tendreſſe mutuelle, augmentèrent encore mon bonheur; mais, hélas! il fut de courte durée : mon mari, enveloppé dans une conjuration dans laquelle il n'avoit pas trempé, fut traîné en priſon, & n'en ſortit que pour perdre la tête : le reſſentiment du Roi s'étendit juſque ſur mes malheureux fils, & ils périrent comme leur père : mes filles & moi fumes condamnées à l'eſclavage; heureuſe mille fois ſi j'avois ſubi le même ſort que mon époux : Zib, (c'eſt le nom de votre perſécuteur & du mien) m'acheta & me conduiſit au village qu'il habite : le barbare, non content de me

faire ſentir toute l'humiliation d'un état pour lequel je n'étois pas née, m'accabla de coups, malgré tout mon empreſſement à prévenir ſes deſirs : mon innocence, l'état de foibleſſe à laquelle il m'avoit réduite, mes larmes, les prières de ſes parens, de ſes amis, qui s'intéreſſoient à mon triſte ſort ; rien ne put fléchir ce cœur farouche : je paſſai ainſi ſept années, invoquant la mort, trop lente à ſe rendre à mes vœux. Le deſir de terminer mes maux, me détermina à prendre la fuite ; mais Zib, averti à temps, m'atteignit : le barbare ne me croyant pas aſſez punie d'être rentrée ſous ſa puiſſance, me coupa le nez, & me traita avec encore plus d'inhumanité qu'auparavant : ſept autres années s'écoulèrent dans les ſouffrances & dans les peines : une ſeconde évaſion que je ten-

tai, me fut encore plus fatale que la première : le cruel, après m'avoir ramenée chez lui, m'arracha un œil & me coupa la main : béniſſez le Ciel, me dit-il, de ce que je veux bien vous laiſſer la vie ; mais je jure par ce qu'il y a de plus ſacré, que ſi vous voulez de nouveau prendre la fuite, je vous mettrai pour jamais hors d'état de m'échapper, en vous coupant les pieds.

Cette menace m'a tellement effrayée, que j'ai préféré de ſubir mon rigoureux ſort, à la perte de tous mes membres ; mais ma patience eſt épuiſée, la mort ſeule peut terminer mes malheurs ; je briſerai auparavant vos chaînes, & je me percerai enſuite le ſein : la vieille en effet s'approcha d'Ainalem, & le délia du poteau auquel il étoit attaché : tirant enſuite un poignard qu'elle avoit

caché ſous ſa robe, elle alloit le plonger dans ſon ſein, lorſqu'Ainalem s'élança ſur elle, & lui retint le bras; non, s'écria-t-il, non, vous n'attentrez pas à vos jours en ma préſence; je ne ſerai pas témoin de la mort de celle à qui je dois la vie. Fuyons tous deux, je ne vous abandonnerai pas, & nous nous ſauverons enſemble, ou nous périrons enſemble: foible, eſtropiée, courbée ſous le poids des années, lui répartit la vieille, comment pourrai-je vous ſuivre? Laiſſez mourir toute ſeule une infortunée, je ſerois la cauſe de votre mort, ſans ſauver ma vie: la nuit, lui dit le jeune homme, favoriſera notre fuite; elle n'eſt pas ſi avancée, que nous ne puiſſions atteindre à un lieu, où nous n'aurons plus rien à redouter de notre tyran. Le deſir de vous ſauver redoublera

mes forces; & je vous porterai sur mes épaules, si vous êtes trop foible pour me suivre.

Eh! bien, dit la vieille, je consens à la démarche que votre reconnoissance vous inspire de faire pour moi; quittons cet odieux séjour, & réfugions-nous sous un Ciel plus serein.

Ils sortirent en effet de la maison de Zib, & ils furent assez heureux pour arriver dans un lieu où ils n'avoient plus rien à craindre de ce maître inhumain : Ainalem vécut avec la vieille, pour laquelle il eut la tendresse d'un fils; il se conduisit par ses conseils, tant qu'il vécut; & tâcha, par les attentions les plus recherchées, de lui prouver sa reconnoissance, & de lui faire oublier ses malheurs.

Le Patriarche, après avoir témoigné à Barsanidès, combien la

récit des aventures d'Ainalem l'avoit intéreſſé, le remercia de ſa complaiſance : il s'applaudit plus que jamais, de s'être attaché le ſeul homme qui pût diſſiper l'ennui que lui cauſoit une vie ſi éloignée de ſon caractère, & ſi peu conforme à ſon état.

Le Roi de Perſe, du fond de ſa priſon, avoit également entendu les aventures d'Ainalem ; mais plus habile que le Prélat, à deviner le deſſein de celui qui les racontoit, il en avoit ſaiſi toutes les allégories, & en avoit tiré le plus heureux augure pour ſa prochaine délivrance : de ſi flatteuſes eſpérances ne furent point trompées.

Le Viſir, la nuit ſuivante, profitant de la ſécurité qu'il avoit ſçu inſpirer à tout le camp, feignit de ſe promener autour de la tente du Patriarche, & entra dans celle où l'on

préparoit le ſouper du Prélat, & celui des ſentinelles qui veilloient autour de la priſon du Prince : dans un moment favorable où il n'étoit pas obſervé, il jetta ſubtilement une poudre d'un narcotique très-violent dans tous les mets : l'effet en fut prompt : il ne s'étoit pas encore écoulé une heure depuis le ſouper, qu'un ſommeil léthargique s'appéſantit ſur les paupières du Patriarche, & ſur celles de tous les ſatellites qui étoient ſous ſes ordres.

Le prévoyant Barſanidès, qui s'étoit muni d'avance, de tous les outils néceſſaires pour forcer la priſon de Sapor, fut aſſez heureux pour l'ouvrir; & pour ôter des pieds & des mains de ſon maître, les chaînes qui le retenoient captif, ſans qu'aucun des gardes ſe réveillât ; Sapor endoſſa par-deſſus ſes habits la robe

du jeune Clerc, qui accompagnoit par-tout le prétendu Médecin dans les viſites qu'il rendoit aux malades.

Le Prince & ſon Miniſtre traverſèrent le camp ſans être arrêtés : les ſentinelles, accoutumées à voir de jour & de nuit Barſanidès & ſon Clerc, les crurent occupés du ſoin de porter des ſecours à quelque malade : les deux fugitifs parvinrent enfin juſque ſous les murailles de la place : le Viſir ſe fit reconnoître à l'Officier de garde : les portes furent ouvertes ; & Sapor dut à l'habileté de ſon Miniſtre, la liberté qu'il avoit perdue par ſon imprudence.

Le retour ineſpéré du Roi, remplit toute la Ville de joie, & releva le courage des troupes : ce Prince réſolut de profiter de cette première ardeur, pour les mener ſur le champ à l'ennemi : les Perſans ſortent en

ſilence de la Ville : les ténèbres de la nuit dérobent leur marche aux Grecs : lorſque les Soldats de Sapor furent proche du camp, ils pouſsèrent un cri terrible & aſſaillirent les Grecs de tous côtés : ceux-ci, qui la plupart étoient endormis, ne purent réſiſter au choc furieux de leurs ennemis : le déſordre, la confuſion ſe met dans leur camp; chacun cherche ſon ſalut dans la fuite : les Perſes renverſent tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage, & pénètrent enfin juſqu'à la tente de Maurice. Ce Prince étoit entouré de ſes Soldats les plus braves, qui, alarmés du danger qu'il couroit, s'étoient rendus auprès de lui pour le ſauver, ou périr à ſes yeux : ils combattirent long-temps avec une valeur incroyable, & furent preſque tous tués : Maurice voyant leur nombre diminuer, ſe détermina

enfin à ſe dérober au vainqueur par une fuite précipitée : Sapor, qui obſervoit tous les mouvemens de ſes ennemis, le pourſuit, l'atteint, & le fait priſonnier : il rentre victorieux dans ſa Capitale, aux acclamations de tous les habitans : l'Empereur Grec qui marchoit à côté de lui, relevoit encore l'éclat de ſon triomphe.

Sapor, avant de ſe rendre à ſon Palais, s'avança vers le Temple de Mitras, qui étoit à Ctéſiphon; il rend des actions de graces ſolemnelles à l'Etre immortel, qui dans la même nuit a briſé ſes chaînes, & l'a rendu victorieux : il veut en même-temps témoigner ſa reconnoiſſance à Barſanidès : il le force de s'aſſeoir à ſes côtés, ſur le Trône que l'on avoit dreſſé dans le Temple, & le proclame ſon premier Miniſtre : il eut pour lui, depuis cet inſtant, toute

toute la déférence & toute la tendreſſe qu'un fils a pour ſon père.

Cette cérémonie terminée, il ſe rendit à ſon Palais, & fit comparoître devant lui l'Empereur, qui attendoit en tremblant l'Arrêt de ſon ſort : nous ſommes, vous & moi, lui dit Sapor, un exemple frappant de l'inconſtance de la fortune : hier j'étois votre priſonnier, aujourd'hui vous êtes le mien ; mais raſſurez-vous, j'ai trop connu le malheur, pour abuſer du bonheur : mon Palais ſera votre priſon ; vous y ſerez traité en Roi : quant à votre liberté, elle dépendra de votre exactitude à remplir les juſtes conditions auxquelles je la mets : vous avez porté le fer & le feu dans mes Etats ; un grand nombre de mes Sujets ont été réduits en ſervitude ; tous ont éprouvé des pertes conſidérables ; il faut les indemniſer,

& me renvoyer les priſonniers Perſes, répandus dans votre Empire. Maurice un peu confus de voir Sapor doublement ſon vainqueur, & par les armes, & par ſa grandeur d'ame, s'eſtima cependant heureux de recouvrer ſa liberté à des conditions auſſi modérées : il s'empreſſa de les remplir : le Monarque Perſan, fidèle à ſa parole, lui permit auſſi-tôt de retourner dans ſes Etats : le Prince Grec étant venu prendre congé de lui, le Monarque Perſan lui dit ; je n'irai plus vous voir comme la première fois, en ſimple particulier, je marcherai à Conſtantinople ſuivi de mon armée ; préparez-vous à me recevoir.

ANECDOTE

De la Vie d'Abdoulmelik, fils de Mervan, cinquième Calife de la race des Ommiades.

L'EMPIRE des Califes, trop vaſte pour reconnoître long-temps les loix d'un ſeul maître, avoit vu s'élever dans ſon ſein, des troubles qui avoient été ſuivis de guerres civiles. L'ambitieux Abdoullah, fils de Zobeir, s'étoit mis à la tête des rébelles, & s'étoit emparé de l'Iémen, de l'Egypte, du Koraſan, & de l'Iraque Babylonienne ; pour mieux aſſurer ſon autorité naiſſante, & la couvrir d'une apparence de juſtice, il avoit pris le titre de Calife, titre

ſi révéré parmi les Muſulmans : la Mecque, ſéjour des premiers ſucceſſeurs de Mahomet, étoit devenue la Capitale de ſon nouvel Empire, & la rivale de Damas.

Jézid, ſous l'origine duquel étoit arrivée cette révolution, & Mervan, ſon ſucceſſeur, avoient en vain tenté de réunir à leur Empire les Provinces qui s'en étoient détachées. Abdoulmelik, fils de Mervan, ſe flata d'être plus heureux que Jézid & que Mervan : A peine fut-il monté ſur le Thrône, qu'il leva une armée, & qu'il marcha vers la Mecque pour en chaſſer l'uſurpateur : il n'ignoroit pas les dangers auxquels il s'expoſoit en quittant la Syrie, & ce qu'il avoit à redouter de l'ambition d'Amrou, ce guerrier célèbre, à qui les Califes étoient redevables de la plus grande partie de leurs conquêtes : il crut le

mettre hors d'état de profiter de ſon abſence, en le menant avec lui à la guerre; Amrou, dont la partie n'étoit pas encore aſſez bien liée pour lever le maſque, n'oſa refuſer d'accompagner ce Prince : mais ſous le prétexte d'une maladie, il le quitta après quelques jours de marche, pour retourner à Damas : le Calife craignant de ſe mettre un nouvel ennemi ſur les bras, & ſe flatant peut-être de réduire la Mecque avant qu'Amrou eût eu le temps d'exécuter ſon deſſein pernicieux, le laiſſa partir.

Cet ambitieux fut à peine de retour à Damas, qu'il arbora l'étendart de la révolte, & ſe fit proclamer Calife : les principales Villes de la Syrie, gagnées par ſes émiſſaires, ſuivirent l'exemple de la Capitale : tandis que cette révolution s'exécu-

toit en Syrie, Mervan avançoit vers la Mecque : il étoit à quelques journées de cette Ville, lorſqu'il apprit ce triſte évènement : il fit faire halte à ſon armée, & aſſembla ſes Miniſtres & ſes Courtiſans les plus fidèles : après leur avoir expoſé l'état fâcheux où il ſe trouvoit, il leur demanda leur avis : la triſteſſe peinte ſur tous leurs viſages, & leur ſilence, lui apprirent qu'ils ne connoiſſoient pas de remèdes aux maux dont il étoit accablé.

Abdoulmelik, dans le trouble où il étoit, ne voulut prendre conſeil que de lui-même : il s'écarta de ſon camp, ſans vouloir être ſuivi de perſonne : il en étoit déjà aſſez éloigné, lorſqu'il fit la rencontre d'un vieillard maigre, décharné, & aſſez mal vêtu : mais malgré cet extérieur peu avantageux, il avoit quelque choſe de ſi

ſpirituel, de ſi fin dans la phyſionomie, que le Calife en fut frappé, & qu'il ſe détermina à l'aborder : ce Prince, pour laiſſer au vieillard la liberté de dire ſon ſentiment, ne ſe fit pas connoître : il l'aborde, & lui demande s'il ne ſait pas où eſt le camp de l'armée : j'ai entendu dire, lui répondit le vieillard, qu'elle eſt à très-peu de diſtance du lieu où nous ſommes : & que penſez-vous du Calife, reprit Abdoulmelik ? Le vieillard, qui n'oſoit ſe fier à un inconnu, voulu ſavoir ce qui l'engageoit à prendre un ſi vif intérêt à ce Prince, c'eſt, lui dit Abdoulmelik, que j'ai envie de lui aller offrir mes ſervices ; je ne vous le conſeille pas, repartit le vieillard, le moment n'eſt pas favorable ; ce Prince vient de perdre la ſeul Province qui lui fût reſtée fidèle ; au lieu des faveurs que vous

vous flatez d'obtenir de ſa généroſité, vous vous expoſeriez à partager ſes malheurs : ce ſont ces mêmes malheurs, reprit Abdoulmelik, qui m'engagent à me rendre auprès de lui. Les Princes entourés de flateurs dans la proſpérité, ſont preſque toujours abandonnés dans l'adverſité : j'oſe vous prier ſeulement, de me donner quelques conſeils qui puiſſent être utiles au Calife, dans la criſe violente où il ſe trouve : il les ſuivra peut-être, & je gagnerai par-là ſa confiance.

J'y conſens, répondit le vieillard ; il y a dans la vie des évènemens imprévus & terribles, qui nous abbatent tellement l'eſprit, qu'ils nous rendent incapables de choiſir le ſeul parti qui pourroit remédier à nos maux, ou du moins les adoucir : telle eſt la poſition actuelle du Calife : je

n'entrevois guère le moyen qu'il pourroit prendre, pour ſe tirer du mauvais parti où il s'eſt engagé par ſon imprudence : je vais cependant vous dire ce que je penſe à cette occaſion ; mais auparavant, écoutez un avis, qui vous deviendra peut-être à vous-même d'une grande utilité ; ſi Abdoulmelik, au lieu de reprendre la route de Damas, perſiſte à marcher vers la Mecque, renoncez au deſſein d'aller trouver ce Prince ; il eſt perdu ſans reſſource : mais, ſi plus éclairé ſur ſes véritables intérêts, il reprend le chemin de Damas, ne balancez plus d'aller lui offrir vos ſervices, parce que cette démarche pourra le réconcilier avec la fortune : ſon retour précipité, déconcertera Amrou, qui ne s'y attend pas, & qui n'aura pas encore eu le temps de ſe bien fortifier : d'un autre côté,

la tendreſſe des Syriens, attachés de tous temps à la famille des Ommiades, ſe réveillera à la vue d'un Prince de cette maiſon : ſon malheur même les touchera davantage : honteux d'avoir ſuivi les drapeaux d'un rébelle, ils les abandonneront, pour ſe ranger ſous ceux du légitime Souverain.

Mais, reprit Abdoulmeſik, Abdoullah n'eſt, ni moins coupable, ni moins redoutable qu'Amrou : tous les deux ont fortifié les Villes dont ils ſe ſont emparés, & tous deux ſont également rébelles : cela eſt vrai, répondit le vieillard ; mais il y a cependant quelque différence entre ces deux ambitieux : Abdoullah n'a jamais été le Sujet du Calife Abdoulmelik : la révolution qui a placé celui-ci ſur le Thrône, eſt arrivée ſous le règne d'Iézid ; on ne peut pas même

le traiter de rébelle : il a ſu ſi bien voiler ſon ambition, qu'il a paru céder aux vœux des peuples qui l'ont couronné. Il n'en eſt pas de même d'Amrou ; né Sujet d'Abdoulmelik, comblé de bienfaits par ſes ancêtres, il n'a pu ſe révolter contre lui, ſans ſe rendre coupable de la plus haute trahiſon & de la plus noire ingratitude : l'apologue ſuivant, vous rendra ma propoſition plus ſenſible.

Un renard, nommé Zalim, avoit établi ſa demeure dans une caverne sûre & commode : un ſerpent profita de ſon abſence pour s'en emparer : Zalim de retour, voulut rentrer chez lui ; mais les ſifflemens horribles du reptile, & ſes dards menaçans, le glacèrent d'effroi, & le forcèrent à la retraite : confus, déſeſpéré, il erroit à l'aventure aux environs de ſa tanière, qu'il regrettoit

extrêmement, lorſqu'il en découvrit une autre, dont la ſituation ſur le penchant d'une colline, lui plut beaucoup : joyeux de cette découverte, il ſe diſpoſoit à en prendre poſſeſſion, lorſque l'apparition ſubite du premier habitant de la caverne, rendit vaine ſon eſpérance : c'étoit un autre renard, qui ayant vu roder Zalim autour de ſon habitation, l'aborda : Zalim, qui vit bien que Mouvafak, (c'étoit le nom du ſecond renard) ne lui céderoit pas volontiers ſon manoir, prit le parti de réclamer ſon ſecours contre le ſerpent : Mouvafak y conſentit, & Zalim le conduiſit auſſi-tôt aux environs de ſa tanière, afin qu'il pût en examiner les dehors, & former ſon plan d'attaque : ce dernier, après avoir bien reconnu la place qu'il devoit aſſiéger, reprit le chemin de ſa de-

meure, & invita Zalim à y paſſer la nuit : tandis que l'un ſongeoit aux moyens de déloger le ſerpent, l'autre méditoit la plus noire trahiſon : la comparaiſon qu'il avoit faite de ſa caverne avec celle de ſon compagnon, l'avoit décidé ; & il cherchoit dans ſon eſprit comment il pourroit s'en rendre maître.

Dès que l'hiver parut, Mouvafak dit à Zalim, partons au plutôt, & exécutons le plan que j'ai formé contre votre ennemi : il faut que nous ramaſſions tous les morceaux de bois ſec que nous trouverons dans la forêt voiſine ; nous en formerons chacun un fagot, que nous traînerons juſqu'à l'entrée de la caverne où eſt le ſerpent : à l'approche de la nuit, je vous quitterai, pour aller dérober un tiſon allumé dans une tente des Arabes qui campent au pied de ce val-

ſon : ſi nous réuſſiſſons, vous êtes délivré de votre ennemi ; car, quelque parti qu'il prenne, ou de ſortir de la caverne ou d'y reſter, il ſera conſumé par les flammes, ou étouffé par la fumée.

Zalim, dont le projet étoit bien différent, parut cependant approuver celui de ſon ami : les deux renards ramaſſent dans la forêt le bois qu'ils trouvent ; & Mouvafak, à l'entrée de la nuit, s'achemina vers les tentes des Arabes, pour y dérober un tiſon ; le perfide Zalim ſaiſit un inſtant favorable, pour l'exécution de ſon noir deſſein : au lieu de traîner à ſa caverne le fagot de bois qu'il avoit fait, il le place à l'ouverture de celle de Monvafak ; il entre lui-même le premier, & arrange le fagot de manière, qu'une moitié étoit en-dedans, & l'autre en-dehors de la

caverne : il ſe flatoit que Mouvafak de retour, n'oſeroit, dans les ténèbres de la nuit, renverſer la barrière qui lui défendroit l'entrée de ſon habitation.

Cependant, Mouvafak, après avoir ſubtilement enlevé un tiſon dans la tente d'un Arabe, cherchoit de tous côtés ſon camarade : perſuadé qu'il avoit traîné le fagot à l'entrée de la caverne où étoit le ſerpent, comme il en étoit convenu avec lui, il y alla ; mais ne l'ayant pas trouvé, il crut qu'il s'étoit égaré durant les ténèbres, & il prit le parti de retourner à ſa tanière : avant d'y entrer, il jetta le tiſon embrâſé qu'il tenoit dans ſa gueule : quel fut ſon étonnement, de voir un inſtant après, les environs de ſon manoir tout en feu : n'oſant y entrer, il attendit le jour. Dès qu'il parut, il apperçut

Zalim par terre, & ſans vie: ce ſpectacle lui apprit ſa trahiſon, & le châtiment qui l'avoit ſuivie: grand Dieu, s'écria-t-il, c'eſt donc ainſi que le méchant eſt pris dans le filet qu'il tend aux autres, & qu'il tombe dans la foſſe qu'il leur a creuſée.

Abdoulmelik entrevit que le vieillard, dans ſon apologue, avoit voulu le déſigner ſous le perſonnage du renard Mouvafak; ainſi que le traitre Amrou, ſous celui de Zalim; & qu'il avoit eu le deſſein de lui tracer dans la conduite qu'avoit tenue Mouvafak envers Zalim, celle qu'il devoit tenir à l'égard du rébelle Amrou: après avoir remercié le vieillard de ſa complaiſance, il le pria de lui apprendre ſa demeure, afin qu'il pût lui demander de nouveaux conſeils dans l'occaſion, & lui témoigner en même-temps ſa reconnoiſſance. J'ai fait vœu

lui dit le vieillard, de ne point lier de commerce avec un avare; le Calife étonné de ce reproche, lui demanda ce qui avoit pu le lui attirer. C'eſt, lui répondit-il, parce que vous remettez à un avenir incertain, le témoignage d'une reconnoiſſance, dont vous êtes en état de me donner des preuves ſur le champ : pourquoi ne m'avez-vous pas offert un de ces ornemens précieux qui décorent votre perſonne; il auroit fait la fortune d'un pauvre miſérable comme moi? Le Calife un peu honteux, le pria d'en attribuer la faute, plutôt à une diſtraction, qu'à ſon cœur; & détachant tout de ſuite le ſabre qu'il avoit au côté, il le lui préſenta; en lui diſant qu'il avoit coûté vingt mille drammes d'argent : reprenez votre ſabre, répartit le vieillard, je n'accepte pas de préſent de celui qui paroît le don-

ner à regret, par l'éloge pompeux qu'il en fait : l'Etre Suprême eſt plus généreux que les hommes ; ſa main libérale ne me laiſſera manquer de rien.

Ce Prince étonné de ſon déſintéreſſement, malgré ſon extrême pauvreté, & de ſa confiance dans la Providence ; crut qu'il ne couroit aucun riſque de lui apprendre qu'il étoit le Calife Abdoulmelik : nous portons le même nom, lui répondit le vieillard, & je m'appelle Abdoulmelik (*a*) comme vous ; nous ſommes l'un & l'autre ſerviteurs de Dieu ; c'eſt à lui ſeul que nous devons nous adreſſer dans nos beſoins : après avoir proféré ces dernières paroles, il ſe retira, & laiſſa ce Prince rempli d'admiration.

(*a*) Abdoulmelik en Arabe, ſignifie Serviteur de Dieu.

Le Calife ſuivit exactement le ſage conſeil du vieillard, & reprit la route de Damas ; les habitans à ſon approche, ſe ſoulevèrent contre Amrou, & s'empreſsèrent de rentrer ſous la domination de leur légitime Souverain.

LES DEUX BOSSUS.

Deux Boſſus, pourvus par la nature de deux éminences, l'une par derrière, l'autre par devant, ſupportoient diverſement cette diſgrace. Reſſemblans par les défauts du corps, ils avoient des ames de trempes différentes; l'un portoit aſſez gaiement ſon fardeau, l'autre s'en affligeoit extrêmement; il en étoit devenu chagrin juſqu'à la ſtupidité.

Le plus philoſophe ſe dédommageoit avec le vin, du tour que la nature lui avoit joué; il étoit toujours gai, & ſouvent yvre: un jour il chantoit dans le bain, & ſe fortifioit avec une bouteille d'un vin délicieux, & tout-à-fait pur; car il ne

croyoit pas que l'eau fût bonne à autre choſe qu'à laver l'extérieur ; il n'en étoit jamais entré dans ſon eſtomac.

Un Génie attiré par ſes chanſons, lui apparut ſous la forme d'un Eléphant : notre joyeux yvrogne commence par ſaluer ſon confrère ; M. l'Eléphant, lui dit-il, votre boſſe vous ſied mieux qu'à moi ; vous la portez ſi noblement ; vous êtes une ſi bonne & ſi bienfaiſante créature, que vous devriez vous charger de mes deux boſſes : ce ne ſeroit rien pour un Seigneur de votre importance, & il m'eſt avis que j'en ſerois plus léger.

L'Eléphant, ou plutôt le Génie, amuſé par les ſaillies de l'yvrogne, toujours gai de plus en plus, lui accorda ſa demande ; & il le ratiſſa, tant par devant que par derrière, de

façon que notre boſſu devint le plus bel homme du monde.

Grand merci, M. l'Eléphant, on a raiſon de dire, que vous autres avez de l'eſprit, & que vous êtes d'aſſez bonnes gens.

Néanmoins l'Eléphant ne jugea pas à propos de ſe charger du fardeau; il l'appliqua proprement contre la muraille, comme ſi ces deux boſſes avoient attendu que quelqu'un voulût s'en décorer: voilà que notre beau garçon ſort de ſon bain pour ſe faire admirer: il rencontre en chemin ſon triſte confrère, qui, émerveillé de le voir ſi bien fait, lui demande comment s'eſt opéré ce miracle; va-t-en, lui dit-il, au bain qui eſt proche la grande Moſquée, & dès que tu y ſeras, livre-toi à ton enjouement, à la gaieté de ton joli ca-

ractère, tes gentillesses provoqueront un esprit déguisé en Eléphant; cet Eléphant, qui est assez bon diable, s'amusera beaucoup de tes saillies; & en reconnoissance, il rabotera ton dos, ta poitrine, & tout ce qui s'ensuit; alors tu deviendras plus joli, plus leste, mieux taillé qu'une belle nymphe.

Notre triste Bossu, qui se croit déjà tel qu'on le lui fait espérer, s'empresse d'aller au bain; il y chante, il y folâtre avec toute les graces que peut se donner une grosse bête; enfin, le Génie arrive comme le Bossu devoit s'y attendre; & voilà notre vilain, qui tout prévenu qu'il étoit, montre une peur horrible d'un animal plus gros, mais moins bête que lui: au lieu de chanter, de folâtrer comme avoit fait son confrère; il se désespère, il crie, il beugle, & dé-

plaît beaucoup à celui qu'il avoit intérêt d'amuſer.

L'Eléphant, mécontent d'avoir fait une impreſſion auſſi déſagréable, dit au pauvre Boſſu; mon ami, ton ame eſt enfoncée dans la matière, mais pas encore aſſez; il faut te garantir de tout évènement; tu es défendu par devant & par derrière, je vais te fortifier les flancs; & dans l'inſtant, les deux boſſes de celui qui avoit ſçu plaire, s'attachèrent aux deux côtés, à droite & à gauche du pauvre poltron; te voilà bien défendu, lui dit le malin Génie, tu n'as plus rien à craindre que ta bêtiſe, qui t'a joué un ſi mauvais tour.

MANIERE

MANIÈRE INGÉNIEUSE

Qu'employe un Poëte, pour corriger un Calife de ſon avarice.

Le Calife (Abdoulmelik) (*a*) aimoit beaucoup l'argent, les lettres & les Lettrés; mais comme il faut de l'ordre dans toutes choſes, l'argent avoit la préférence pardeſſus tout cela; ce Prince avoit d'ailleurs une mémoire prodigieuſe; il retenoit ce qu'il avoit lu ou entendu une fois,

(Abdoulmelik) cinquième Calife de la Dynaſtie des Ommiades; il fut ſurnommé *Rach el Adjar*, ſueur de la pierre, à cauſe de ſon extrême avarice: ce Prince fit la conquête des Indes & celle de l'Eſpagne, & mourut après un règne de vingt-un ans.

au point de le répéter ſans manquer d'une ſyllabe.

Abdoulmelik aimoit beaucoup les vers ; il n'en eût pas manqué dans un pays où les Poëtes ne ſont pas rares ; mais le Commandeur des Croyans avoit la réputation de les mal payer ; & le ſoin qu'il prenoit de ſerrer ſa bourſe, reſſerroit beaucoup le génie de tous ceux qui lui auroient prodigué volontiers leurs louanges, s'il avoit voulu leur faire part de ſon or.

Cette parcimonieuſe Majeſté imagina un moyen de contenter ces deux paſſions, ſans que l'une fît tort à l'autre ; ce fut d'inviter tous les Lettrés à lui adreſſer des Poëmes, s'engageant à payer pour chacun ſon peſant d'or : telle magnificence paroîtra nulle à ceux qui ne ſavent pas que dans ces temps-là, le papier des Orientaux ne reſſembloit pas au nôtre :

ce n'étoit que des peaux de mouton, assez mal préparées, plus épaisses, & conséquemment plus lourdes que n'est aujourd'hui notre parchemin ; mais quoique le Prince promît en effet une valeur certaine, son intention n'étoit pas de la réaliser.

La proposition ayant excité l'émulation, ou, si l'on veut, la cupidité des pauvres Poëtes affamés ; les pièces de vers pleuvent de toutes parts : des Eloges, des Panégyriques, des Ouvrages de toutes espèces ; les plus lourds devoient être les meilleurs : comme ces pauvres gens venoient en foule, lui lire leurs productions avec beaucoup d'emphase ; ah ! mon ami, disoit-il à chacun ; ce n'est pas vous qui avez composé cet Ouvrage, il est de moi assurément, je puis vous en fournir la preuve, car je le sais par cœur : alors il ne manquoit pas

de le leur répéter ſur le champ ; puis il ordonnoit à deux eſclaves qui ne le quittoient pas, & qui tous deux étoient doués d'une mémoire preſque auſſi prodigieuſe que la ſienne, de répéter après lui ce qu'ils avoient entendu deux fois ; celui dont la mémoire étoit plus sûre, répétoit le premier ; & l'autre, qui l'avoit entendu trois fois, ne manquoit pas un ſeul mot : vous voyez, ajoutoit le Calife, ces eſclaves m'ont tant entendu rebattre ma compoſition, qu'ils l'ont retenu malgré eux : allez mon bon ami, une autrefois faites travailler votre imagination, & ne comptez pas tant ſur votre mémoire, je ſerois trop dupe de payer ce qui eſt à moi.

Aſmai, fameux Poëte du temps, & qui avoit été pris comme les autres à cette ruſe, réſolut de s'en venger ; il fit un pamphlet, eſpèce d'am-

phigouri, compoſé de mots ſi barbares, ſi dures à prononcer, ſi monotones, ayant tous la même déſinance, que quoiqu'ils euſſent un ſens aſſez plaiſant, les expreſſions étoient difficiles à entendre, par conſéquent à retenir : puis, ſe déguiſant en Arabe du déſert, il alla préſenter au Prince cet Ouvrage, comme une production rare du génie Arabe : il la lui débita avec tant d'exactitude & de lenteur, que le Calife n'eut point de prétexte pour la lui faire répéter.

Abdoulmelik étonné de cette ſingularité, ne ſongea pas même à la retenir ; & ſes eſclaves, non plus que lui, ne ſurent que répéter quelques mots ſans ſuite.

Il fallut s'avouer vaincu ; pour s'acquitter du prix convenu, il demanda le papier qui contenoit cette ſingulière pièce; du papier, s'écria

le prétendu Bedouin; ah ! Seigneur, nous n'en avons pas dans notre pays ; nous compoſons ſi peu, qu'afin de ne jamais oublier ce que nous avons tant de peine à faire, nous gravons ſur la pierre les pièces que nous pouvons compoſer : un mulet apporte ici mon Ouvrage ; & moi, je vais vous chercher cette table, qui devient bien précieuſe, puiſque vous avez daigné l'accepter.

Auſſi-tôt le prétendu Arabe va chercher une pierre aſſez longue, aſſez large, ſur-tout fort épaiſſe, que le plaiſant avoit peine à porter : la dignité du Calife ne lui permit pas de ſe dédire, il paie l'Ouvrage en riant, mais il ne rioit pas d'auſſi bon cœur qu'Aſmai.

LE DERVICHE VINDICATIF.

Les Derviches en Arabie, plus auſtères que les autres hommes, ne ſont, ni moins vindicatifs, ni moins rancuniers ; l'un d'entre eux ayant déplu à un homme vigoureux, en reçut un coup d'une groſſe pierre. Le pauvre ſolitaire ne jugea pas à propos de repouſſer cette injure, parce qu'il n'étoit pas le plus fort ; mais il ramaſſa la pierre, bien réſolu d'en faire un jour un uſage qui pourroit le venger : effectivement, ſon adverſaire, très-querelleur, très-méchant, fut mis en priſon pour avoir inſulté un homme conſidérable.

Auſſi-tôt notre Derviche accourt au lieu où ſon ennemi étoit retenu ;

& l'y voyant chargé de chaînes, il lui lance de toute ſa force, la même pierre que ce méchant lui avoit jettée : le priſonnier ne ſe ſouvenant plus de ce qu'il avoit fait au Dervich, lui demanda pourquoi il le maltraitoit avec tant de rigueur ; reconnois, lui répartit le Santon, le préſent que tu m'a fait, ſans que je l'euſſe mérité ; rien n'eſt perdu, ni dans cette vie, ni dans l'autre : l'heure de la vengeance arrive toujours pour qui ſait l'attendre ; & il ne ſe fait point de mal, qui ne provoque ſon châtimeut.

L'ATHLETE PRUDENT.

ABOUBAS, (*a*) Athlète très-expérimenté, avoit fait tant de progrès dans ſon Art, qu'il ſavoit combattre de trois cent ſoixante manières; & chacun de ces tours différens, lui avoit procuré pluſieurs victoires : il prit en affection un jeune homme bien fait, plus propre que perſonne à réuſſir dans l'arène : Aboubas

(*a*) (Athlète). La lutte, cet exercice ſi fort en vogue chez les Grecs & chez les Romains, & dont nous ne connoiſſons plus que le nom, eſt encore en uſage dans l'Orient : point de fêtes publiques, point de réjouiſſances à l'occaſion de quelque grand évènement; point de nôce de conſéquence, où l'on ne voye s'avancer dans l'arêne, des Athlètes pour combattre, & remporter le prix deſtiné au vainqueur.

l'exerça long-temps, & lui apprit ſucceſſivement chacun de ſes tours, excepté un ſeul, qu'il s'obſtinoit à ſe réſerver : l'écolier devint bientôt maître ; il acquit tant de réputation dans ſon Art, que n'y trouvant plus d'égal, il oſa défier même celui qui l'avoit rendu ſi habile.

Cette témérité indiſpoſa beaucoup de gens ; comme notre préſomptueux étoit plus fort que celui qui l'avoit inſtruit, on ſuppoſoit qu'il pourroit le vaincre ; & l'on trouvoit dans ce procédé, plus d'ingratitude encore, que de préſomption.

Les deux adverſaires ſe défient en préſence du Calife & de toute ſa Cour ; bien en prit au vieil Athlète de s'être réſervé un tour ; il l'employa ſi à propos, que le téméraire s'avoua vaincu.

Aboubas fut accueilli par le Calife,

& par toute l'assemblée, on le revêtit d'un caftan d'honneur : tous s'empressèrent de le féliciter : on demandoit au jeune Athlète avec ironie, comment il avoit eu la témérité d'attaquer un homme si brave, si expérimenté : je suis aussi brave, & plus fort que lui, répondit le jeune homme ; je savois tous ses tours, excepté celui qui vient de m'abbattre : Aboubas refusoit de me l'apprendre, & je ne l'ai défié, que pour l'apprendre à ses dépens : ce n'étoit pas sans raison, que je le réservois, répliqua le vieux Athlète ; on m'a toujours dit, & j'ai bien éprouvé, qu'il ne faut jamais se fier à son ami, au point de lui abandonner toute sa supériorité : tu m'aurois vaincu, si tu l'avois pu ; tu as acquis de la force plus qu'il ne m'en reste ; mais j'ai gardé la pru-

dence, que tu n'auras jamais au même degré que moi.

RÉPONSE

D'un Derviche à un Sultan.

PENSES-TU quelquefois à moi, demandoit un jour un Sultan à un Derviche; oui, toutes les fois que j'oublie Dieu, répond le Religieux Muſulman; car, de qui puis-je avoir beſoin, devant celui qui eſt la ſource de tous les biens de ce monde, & de l'autre.

DIFFÉRENCE

Des vrais & des faux Derviches.

MEHEMET, Roi de Koraſſan, avoit formé une entrepriſe très-douteuſe ; il fit un vœu en cas de réuſſite ; & l'affaire ayant eu tout le ſuccès qu'il en pouvoit eſpérer, il voulut s'acquitter envers le Ciel ; le Sultan confia à un de ſes principaux Officiers, une groſſe bourſe d'or, lui ordonnant de la diſtribuer à tous les Derviches qu'il rencontreroit.

L'Officier de retour le ſoir au Palais, remit la bourſe au Roi, toute auſſi pleine qu'il l'avoit reçue : Mehemet lui en témoignant ſa ſurpriſe ; Prince, répondit l'Officier, tout le jour j'ai parcouru la ville de Herat,

ſans rencontrer un ſeul Derviche ; vous comprendrez que cela ne pouvoit être autrement, ſi Votre Majeſté réfléchit que les véritables Derviches ſe tiennent dans leurs cellules, où ils exercent des auſtérités, où ils intercèdent auprès de Dieu, pour votre proſpérité & celle de votre peuple ; où ils demandent pardon de vos fautes & des nôtres : les Derviches qui courent la Ville, ſont des Renards avides, des croquans téméraires, qui ne ſongent qu'à ſurprendre les foibles, pour nourrir leur cupidité aux dépens de la ſottiſe des hommes ; ce n'eſt pas à ces faquins là que vous avez deſtiné vos aumônes : Dieu vous commande d'alimenter les pauvres, & non les Paraſites.

LE VRAI MOYEN

De n'avoir jamais beſoin de Médecin.

UN Roi de Perſe chargea un de ſes Médecins, d'une négociation auprès d'un Roi d'Arabie; il ne laiſſa pas ignorer à ce Prince, que l'homme qu'il lui envoyoit étoit plein de lumière & d'expérience dans ſon Art : le Perſan s'annonça pour tel à la Cour : après quelque temps expiré, il s'étonna que perſonne n'eût encore eu recours à lui : en ayant témoigné ſa ſurpriſe au Roi, vers lequel il étoit dépêché ; mes Sujets & moi, répondit le Monarque, faiſons uſage d'un remède unique & univerſel, dont nous nous trouvons tous aſſez bien ; nous ne mangeons jamais, que

nous n'ayons faim, & nous avons faim encore après avoir mangé; Seigneur, répondit le Docteur, Votre Majeſté en ſait plus que tous nos Savans, puiſqu'il ſait ſe paſſer de notre ſcience.

LE DERVICHE GLOUTON
ET LE DERVICHE SOBRE.

DEUX Derviches du Koraſan voyageoient de compagnie, ils étoient d'humeur égale, mais d'appétit différent; l'un, gros & gras, entretenoit ſon embonpoint par trois repas par jour; & l'autre, petit & fluet, ne mangeoit qu'une fois en quarante-huit heures : arrivés dans une Ville où ils parurent ſuſpects, on les enferma tous deux dans un cachot; ils y furent oubliés pluſieurs jours : lorſqu'on ouvrit leurs priſons, on trouva le glouton mort de misère; le ſobre vivoit encore, parce qu'il avoit ſçu s'accoutumer à l'abſtinence depuis long-temps.

LE VIEILLARD AMOUREUX.

UN vieillard avoit épouſé une femme jeune & jolie, & prétendoit qu'il fût content d'elle : il lui vantoit chaque nuit, les bonnes qualités & les avantages de la vieilleſſe ; je n'ai plus de paſſions, lui diſoit-il ; (la jeune perſonne ne s'en appercevoit que trop ;) je vous aime, & je ſais ce qu'il faut chercher & fuir : je ſuis de bon conſeil, je ſuis doux, tranquille, & je n'ai d'autre deſir que celui de vous plaire.

La jeune femme répondoit en baillant ; vous avez le deſir de me plaire, je le crois, puiſque vous le dites, mais en vérité je ne m'en apperçois pas : un jeune homme ſeroit plus vif que vous ; eh bien, ſa viva-

cité, ſa pétulance, m'amuſeroient quelquefois ; il me battroit, dites-vous, mais du moins il ne me battroit pas toujours ; pourquoi vous êtes-vous aviſé de vous marier ſi tard ? Si vous aviez pris ce parti-là dans votre jeuneſſe, votre femme ſeroit maintenant auſſi vieille que vous, vous maririez vos enfants ; ſi j'avois épouſé le fils, il m'auroit peut-être fait moins bailler que le père : que faut-il donc faire pour vous, reprit le vieillard chagrin ? Vous mériteriez d'avoir pour époux mon grand brutal de neveu, qui vous rendroit malheureuſe ; il me vengeroit bien de vos froideurs : eh bien, puniſſez-moi, dit la jeune perſonne, j'aime mieux être battue que prêchée ; répudiez-moi, j'ai dans l'idée que nous y gagnerons tous deux.

Le vieillard la prit au mot, & la

donna à ſon neveu dans ſa colère : la jeune perſonne éprouva tout ce qu'elle avoit prévue : beaucoup d'inégalités, quelquefois de la colère, plus ſouvent de l'amour : l'un fit paſſer l'autre : il faut du bien & du mal à la jeuneſſe, rien de plus ennuyeux que l'uniformité.

LE MINISTRE PRUDENT.

Le Calife Motaſſem Billah étant mort, il s'éleva beaucoup de diſſenſions, de troubles, de partis, entre les Arabes qui vouloient déchirer l'héritage de Mahomet : l'Empereur de Conſtantinople croyant l'occaſion favorable, médita de tomber ſur ſes ennemis diviſés ; il appella un vieux Miniſtre en qui il avoit confiance, & lui fit part de ſes projets.

Le bonhomme lui demanda du temps pour y rêver : après quelques jours : Seigneur, dit-il à l'Empereur, j'ai vu hier entre des animaux, un fait qui m'a inſtruit ſur la conduite des hommes : deux dogues ſe bat-

toient devant moi avec beaucoup d'acharnement, je leur ai fait lâcher un loup : tout auſſi-tôt les deux combattans ont fait cauſe commune; ayant attaqué en même-temps la bête carnacière par les deux côtés, ils l'ont abattue, & bientôt étranglée. Croyez que les Mahométans déteſtent plus les Chrétiens, qu'ils ne ſe haïſſent entr'eux : ſi vous marchez contre eux, ils ſeront bientôt réunis contre vous; n'attendez rien d'une diviſion qui ceſſera toujours, toutes les fois qu'ils auront l'ennemi commun en tête.

BONNE LEÇON
PAR UN MAUVAIS EXEMPLE.

LE Calife Alantour avoit un fils qu'il chérissoit et qu'il vouloit rendre heureux. Un jour il consultoit ceux qui l'environnoient, sur le caractère, les qualités et les défauts de son fils; chacun n'osoit en dire ouvertement du mal, mais tous convenoient, que le jeune Prince n'étoit pas aimé, parce qu'il n'étoit pas bienfaisant.

Le Calife y ayant réfléchi, crut trouver un moyen de satisfaire son avarice, et tout-à-la-fois de rendre son fils agréable aux sujets qu'il devoit gouverner : il ordonna, sans raison, ou tout au plus sur de vains prétextes, des confiscations très-nombreuses et très-considérables.

Arrivé au dernier moment de sa vie, il appella celui qui devoit être son successeur : mon fils, lui dit-il, je n'ai pas craint de m'exposer au blâme, pour vous fournir les moyens de vous faire aimer ; on attache les hommes par des bienfaits. Rendez tout ce que j'ai pris, et profitez de mon exemple, pour ne le jamais suivre.

Le jeune Prince rendit en effet ce que son pere avoit ravi ; et il prouva pendant son règne, que le mauvais exemple est aussi utile à ceux qui ont le courage de le condamner, que le bon exemple est utile à ceux qui peuvent le suivre.

LE

LE BRIGAND

Scrupuleux.

LES Turcomans, naturellement très-brigands, très-injustes, sont fort superstitieux. Un chef de voleurs de cette nation, ayant conduit ses compagnons au trésor de Derembennass, Roi de Perse, fit un trou dans la muraille, et les introduisit dans le lieu où la vaisselle étoit gardée.

Ces voleurs s'étant chargés avec précipitation des vases d'or et d'argent qui s'offroient à leur vue, Iakoub le chef, apperçut sur une assiette une poudre luisante; il en porta à sa bouche, et reconnut que c'étoit du sel; il se rappella qu'il étoit défendu par la loi de Mahomet, de faire du tort à ceux

dont on avoit une fois mangé soit le pain, soit le sel.

Mes amis, rendons tout, s'écria-t'il ; et voilà tous les voleurs qui remettent scrupuleusement ce qu'ils avoient eu tant de plaisir à voler.

Le Trésorier du Prince, voit le lendemain avec étonnement la muraille percée, et avec un plus grand étonnement encore, que rien de ce qui étoit découvert, n'avoit été pris; aussi avide que les voleurs, il fit exactement tout ce qu'ils avoient manqué de faire; il s'empara de tout l'or et le cacha chez lui, mettant sur le compte des brigands qui avoient fait le trou au mur, le larcin qui en étoit la suite.

On fait des recherches, et en conséquence on suspecte et l'on enferme un très-grand nombre d'innocens: celui qui avoit goûté le sel, touché de

compassion, va trouver le Sultan et se déclare coupable; il raconte son histoire, et en infere que le vol, qu'il n'a pas osé consommer, a été exécuté par le Trésorier; il insiste pour que l'on fouille dans la maison de cet Officier, parce que, disoit-il, on devoit y trouver les effets détournés.

La recherche faite avec exactitude, la conjecture d'Iakoub se tourne en réalité; le Prince dit à son Trésorier: toi qui vis depuis long-tems de mon pain et de mon sel, tu ravis tout ce [illegible] t'ai con[illegible]andis qu'un brigand [illegible]ssio[illegible]e cet être sacré [illegible]dre [illegible]arcin [illegible]e!

troupes, et par la suite des temps il fut Souverain du pays qu'il avoit ravagé en qualité de brigand.

TRAITS SURPRENANS
de Générosité.

TROIS Princes Arabes s'entretenoient sur la générosité, dont ils louoient plusieurs de leurs pareils. L'un élevoit aux nues Abdoullart; un second vantoit Kais; un troisieme Elvési : chacun s'échauffant sur son héros; éprouvez-les, leur dit quelqu'un témoin de la querelle; envoyez des personnes fidelles chez chacun de ces illustres généreux, et vous verrez par leurs actions, quel est celui des trois qui mérite la pomme.

Un esclave intelligent député vers Abdoullart, parut à ses yeux dans un

très-pauvre équipage, lui demandant avec humilité, les moyens de se rendre dans sa pauvre famille, très-éloignée du lieu où il étoit. L'Arabe qui se préparoit à monter à cheval, lui dit : je suis pressé, je ne puis faire pour vous tout ce que j'aurois voulu dans une circonstance plus favorable ; prenez toujours ce chameau prêt à me suivre, il vous portera dans votre pays, et vous trouverez dans sa charge quelques effets qui pourront vous servir. Alors il monte à cheval, et ordonne qu'on prépare pour lui deux autres chameaux pour son usage, qui le rejoindroient à quelque distance. Le prétendu mendiant, pénétré de reconnoissance et de joie, remercie Abdoullart, et se rend auprès de ceux qui l'avoient chargé de cette agréable commission.

Le second envoyé arrive à sa des-

tination chez Kais, le trouve endormi : un esclave demande au voyageur ce qu'il désiroit : la renommée, répondit-il, m'a appris que Kais étoit le plus généreux et le plus bienfaisant des hommes ; je suis accablé de misères, et je venois solliciter la bienfaisance si connue de votre respectable maître.

Mon maître, répondit l'esclave, il a grand besoin du sommeil, qu'il n'a pas goûté depuis long-temps ; mais il a pénétré ses fidèles serviteurs de sa bienfaisance si justement admirée, je sais ses excellentes intentions, et je vais m'empresser de les remplir ; prenez ces sept cent pièces d'or, ce chameau qui vous portera où vous avez affaire, et cet esclave noir qui vous accompagnera et aura soin de votre chameau.

Le troisieme envoyé rencontra

Elvési, devenu récemment aveugle ; il étoit soutenu sur deux esclaves. Le faux mendiant lui ayant fait son humble priere, Elvési lui répondit : j'ai perdu récemment la vue et tous mes biens, il ne me reste que ces deux esclaves pour me conduire ; prenez-les, je vous les donne avec d'autant plus de plaisir que j'en ai plus besoin. Le mendiant honteux, répondit à cet homme étonnant : vous me donnez ce qui vous est le plus nécessaire, à moi que vous ne connoissez pas, et qui certainement n'en ferois pas autant d'usage que vous. Prenez ce que je vous donne, répondit Elvési ; ils ne sont plus à moi, et je ne reprends jamais mes bienfaits : si vous voulez leur rendre la liberté, vous en êtes le maître. Cela dit, il étendit les bras pour chercher son chemin, et rega-

gna sa tente comme il put, aux yeux du voyageur étonné.

Le rapport de ces incroyables libéralités, ayant été fait à ceux qui les avoient provoquées, ils déclarerent Elvési qui avoit le moins donné, le plus libéral de tous.

TRAITÉ

Des Devoirs et des Obligations du Grand-Vizir ;

Divisé en quatre chapitres ; traduit d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

AVANT-PROPOS.

L'AUTEUR de ce petit traité, est Abdi-Pacha, qui fut revêtu des sceaux de l'Empire Ottoman, sous le règne de Soliman le Magnifique : élevé dans le sérail en qualité d'Itelroglan, ou de page, dans le temps que Sultan Bajazet étoit sur le trône, il sortit du sérail pour être Cajudji-Bachi : quelque temps après, il eut le gouvernement de Castamoine, et devint ensuite Begler-Bey de Caramanie ; il fut enfin

nommé Grand-Vizir par Sultan Soliman, et jouit de cette dignité l'espace de sept années. Il dit lui-même dans la préface de cette opuscule, que craignant de devenir la victime des intrigues formées dans le sérail par les Sultanes, il remit de son plein gré les sceaux au Sultan, et se retira dans ses terres aux environs d'Andrinople. Ce fut dans cette retraite, que, toujours animé du bien public, et jaloux d'être utile à ses successeurs, il composa ce petit Traité des devoirs d'un Grand-Vizir.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualités que doit avoir un Grand-Vizir, et de quelle maniere il doit se comporter avec le Sultan.

UN Grand-Vizir ne doit connoître ni la haine, ni l'envie ; il est plus grand que tout ce qui l'environne, que pourroit-il envier ? Cependant, tout grand qu'il est, il n'est pas dispensé de chercher à plaire ; il n'est point de petits ennemis : il faut donc enchaîner par des bienfaits ceux qui pourroient lui nuire : mais qu'il prenne garde de s'y trop livrer ; l'homme est enclin à abuser ; et si le Ministre communique son autorité sans me-

sure, on ne lui en laissera bien-tôt plus que le nom : les deux grands ressorts de son pouvoir, sont, récompense et blâme ; il faut qu'il les ménage pour sa surêté, pour sa gloire, et pour l'intérêt de l'État; qu'il s'assure la faveur du Sultan; comme l'astre de la nuit, il emprunte toute sa lumière du soleil, il la répand sur les Ministres inférieurs, comme lui-même l'a puisée; qu'il connoisse donc à fond, tous les instrumens qu'il emploie, et qu'il ne leur communique d'autorité, que ce qui est nécessaire pour l'intérêt de l'État et pour le bien du peuple: qu'il se garde sur-tout d'entasser les graces, les bienfaits sur la même personne ; premierement, parce que rarement on remplit dignement deux fonctions à la fois, et parce que tous ceux qui ont travaillé utilement

doivent participer aux récompenses. Le plus important devoir du Ministre, c'est d'engager son maître à respecter les propriétés : il n'est pas plus permis au Souverain, qu'à tout autre homme, de s'emparer du bien d'autrui ; et si la constitution du gouvernement lui donne la libre disposition de presque toutes les richesses de l'Empire, qu'il sache, ainsi que son Ministre, qu'il ne lui est permis d'en user que pour l'avantage de ses sujets. Quand quelqu'un meurt sans héritiers, ses biens sont dévolus au trésor public; mais ils doivent demeurer sept ans en dépôt, en cas qu'il se présente dans cet espace de temps quelque héritier légitime.

La tranquillité de l'Empire dépend sur-tout des forces militaires : que le Grand-Vizir maintienne donc la dis-

cipline (*a*), et qu'il ne la confie qu'à des mains sûres et adroites : qu'il soit affable, accessible, qu'il fasse profession de ne haïr que les méchans, sur-tout qu'il ne se montre jamais intéressé, et qu'il sache que l'avidité est le principe de toute injustice.

Le Grand-Vizir, à Kha, sc'est-à-dire en revenus des terres et villages qui

(*a*) La tranquillité et même la sureté du Grand-Vizir, de même que celle du Sultan Grand-Seigneur, dépendent de la soumission des troupes, sur-tout des Janissaires et des Sipatres : rien ne résiste à ces deux corps, quand ils sont réunis et qu'ils se révoltent : les têtes les plus précieuses sont sacrifiées, dès qu'ils les demandent : souvent même après avoir obligé le Sultan à livrer à leur vengeance ses Ministres et ses favoris, ils le forcent lui-même à descendre du trône, pour y placer un autre Prince de la race Ottomane. L'histoire des Turcs offre des exemples fréquents de ces catastrophes sanglantes.

sont dévolus au premier Ministre deux millions d'aspres (*b*); il reçoit des

(*b*) Les revenus des Grands-Vizirs sont bien augmentés depuis Soliman : ce Prince, le plus grand de la Monarchie Ottomane, régnoit par lui-même, et éclairoit de si près les actions de ceux auxquels il confioit une partie de l'administration, qu'ils n'osoient abuser de leurs pouvoirs : mais depuis long-tems les Sultans confinés dans l'intérieur de leur Sérail, et livrés à la mollesse, ne voyent que par les yeux de leurs Vizirs, et ignorent le genre et le nombre des déprédations que commettent leurs Ministres. Comme le Grand-Vizir nomme à tous les gouvernemens et à toutes les charges de l'Empire, l'on peut s'imaginer les sommes immenses que cette prérogative fait refluer à son trésor. Les charges dans l'Empire Ottoman, sans être vénales, sont presque à l'encan. Les Pachas et ceux qui dans les provinces prétendent parvenir à quelque dignité, ont des Kapikhaias ou Agens à la Porte qui sont chargés de leurs intérêts auprès du Grand-Vizir.

Ce premier Ministre a encore bien d'autres moyens de s'enrichir ; aussi n'est-il pas étonnant d'en voir plusieurs qui amassent des sommes immenses en très-peu de temps.

Curdes, des Turcomans et d'autres peuples, soit en valeur, soit en chevaux, ou en étoffes de différentes sortes, la valeur de vingt-quatre iuks d'argent; l'iuks fait cent mille aspres, ou mille écus. Ces sommes réunies, suffisent à celui qui a la modération en partage: il a outre cela un gouvernement de Begler-Bey, dont il tire le même revenu; c'est ce que l'on appelle malikiané ou appanage. Les guerres l'enrichissent encore, par la part considérable qui lui est adjugée sur le butin fait sur l'ennemi; ces revenus doivent lui suffire, s'il n'est ni avare, ni prodigue. Sa gloire ne consiste pas à amasser des richesses, mais à commander à ceux qui les possedent, et à les distribuer pour l'interêt général; ce doit être son plus grand et presque son unique plaisir:

la musique, la table, ne sont pas des distractions dignes de celui qui gouverne le plus grand Empire de l'univers. Un Ministre, s'il parvient à déraciner des abus, à réprimer les méchants, à maintenir l'ordre, à entretenir l'abondance, à remplir sa tâche, quel plaisir est comparable à celui qu'il pourra goûter! qu'il soit l'unique canal de toutes les graces; la distribution des emplois, est le plus important de ses devoirs: qu'il maintienne chacun dans le rang que sa charge lui marque, et sur-tout qu'il ne souffre point d'usurpation; il doit sçavoir que l'Ulema est déchiré par des factions continuelles: tous les Effendis prétendans aux mêmes dignité, songent sur-tout à se détruire; la jalousie, la haine combattent sans cesse; c'est à la force qui environne

la justice, à les réprimer; qu'il soit d'une attention scrupuleuse sur le choix de ceux qui rendent les comptes de l'administration: c'est de l'ordre dans les finances et de la fidélité dans les engagemens, que naît la prospérité de l'État.

Il est d'usage que le Vizir donne à manger quatre fois l'année en l'honneur du Prophète, à des personnes distinguées par leurs vertus, leur piété et leur science; cette ancienne coutume est très-sage; elle met le Vizir à même de s'instruire de bien des choses, que ceux qui l'entourent peuvent avoir intérêt de lui cacher.

Le Grand-Vizir doit connoître le rang que tiennent tous les Officiers de l'Empire; les Beglers-Beys (*c*) ont le

(*c*) Les Beglers-Beys, ou Gouverneurs de province, ont sous eux plusieurs Saud-

pas sur tous les autres gouverneurs des

jacks. Il y a de deux sortes de Beglers-Beys: les uns ont le titre de Vizir, et font porter devant eux trois enseignes, que les Turcs appellent Tong; ce sont de longs bâtons, au haut desquels une queue de cheval est attachée et arrêtée par un gros bouton d'or; ils ont outre cela neuf chevaux de main quand ils paroissent en public. Les autres Beglers-Beys d'un rang inférieur ne peuvent faire porter devant eux que deux Tongs, ou queues de cheval, et n'ont que le titre de Pacha. Tous les Beglers-Beys sont obligés de se rendre au camp en temps de guerre avec des troupes de cavalerie et d'infanterie, plus ou moins nombreuses, suivant leurs richesses et suivant la province qui leur a été confiée. Toutes les troupes qui sont à la solde des Beglers-Beys, ne contribuent pas peu à fortifier et à grossir l'armée, les Gouverneurs des provinces s'efforçant à l'envie l'un de l'autre d'avoir des soldats bien aguerris, et en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Il y a eu des Vizirs qui ont mené avec eux jusqu'à huit et même jusqu'à dix mille hommes.

Les appointemens des Beglers-Beys sont de deux sortes: les uns, qui se nomment

Provinces. Les deux Desterdars, le

Khas-Begler-Bey, ont un revenu fixe assigné sur les villes et bourgs qui composent leurs gouvernemens : les autres, appellés *Saliané*-Begler-Beys, sont payés des deniers qui se lèvent dans leurs provinces par les Officiers du Grand-Seigneur : quelquefois même ils ont le crédit d'affermer du Sultan les revenus royaux de la province où ils commandent ; ce qui est un malheur pour les peuples, à cause des pouvoirs immenses dont ils jouissent, et parce que les plaintes de ceux qu'ils foulent, ne sont guères écoutées à la Porte.

Le gouvernement d'une province n'est conféré que pour une année : celui qui en est revêtu, passe à un autre gouvernement. Il arrive cependant quelquefois qu'il est continué une seconde, et même plusieurs années de suite ; mais ses pouvoirs lui sont renouvellés chaque fois, et son agent ou représentant à la Porte, est revêtu d'un caftan, ou robe d'honneur ; espèce d'investiture en usage de tous les temps chez les Ottomans. Ces changemens fréquens de Gouverneurs, les empêchent de se fortifier dans les pays qui leur sont confiés, et leur ôtent les moyens de s'y rendre indépendans. Mais si cette politique est fa-

grand et le petit (*d*), sont devant les

---

vorable au Prince, elle est destructive pour les peuples : un Begler-Bey peu touché des maux qu'il cause à des gens qu'il doit bientôt quitter, ne songe qu'à amasser des richesses par toutes sortes de voies : il sçait que ses richesses sont le seul moyen de parvenir à un autre gouvernement plus considérable que celui qu'il doit abandonner incessamment.

(*d*) Le grand Desterdar, ou le grand Trésorier de l'Empire : c'est lui qui est chargé de la recette et de la dépense de tous les revenus de l'Etat ; les fermes, les baux, les douanes, le kharadj ou capitation qu'on lève sur les Raias ou sujets qui ne sont pas de la Religion Musulmane, les impositions sur les terres et les maisons ; et enfin tous les différens impôts sont de sa dépendance. Il est chargé de la paye des troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, et généralement de toutes les dépenses publiques. Ses fonctions ont beaucoup de rapport avec celles de Contrôleur-Général des finances. Le petit Desterdar est sous les ordres du grand Desterdar, et comme son premier commis.

Il ne faut pas confondre la charge du

Saudjaks (*e*) et les Agas de l'Etrier.

---

grand Desterdar avec celle du Khaznadar du Sérail : cette derniere est toujours exercée par un Eunuque noir, et est une des principales du Sérail, après celle du Kislaragar ou grand Eunuque. Le Khaznadar a la garde du trésor particulier du Sultan. Il seroit difficile d'évaluer les richesses immenses qui sont accumulées dans ce trésor, ou plutôt dans ces trésors ; car il y en a plusieurs qui sont déposés dans des chambres différentes, sur la porte desquelles il y a une inscription en lettres d'or, qui porte : ici est le trésor d'un tel Sultan. Tous les biens des Grands-Vizirs, des Pachas et des Gouverneurs de province que le Sultan fait périr, ou qui meurent de mort naturelle, ceux de tous les Officiers qui ont quelque maniement dans les finances, soit à Constantinople ou dans les provinces, sont dévolus au Sultan, qui s'en empare et les fait remettre à son Khaznadar, et non pas au grand Desterdar. C'est aussi dans ce trésor particulier que l'on dépose les présens en or, en argent et en diamans, que les différens Princes Chrétiens font au Grand-Seigneur. Ce trésor est regardé comme sacré parmi les Turcs, et

Le Janissaire Aga (*f*) est le premier de tous les Officiers de l'Etrier. Les

---

l'on n'y a recours que dans les grandes calamités de l'Empire. Sultan Mustapha a tiré des sommes immenses de ce trésor pour subvenir aux dépenses considérables de la longue et malheureuse guerre qu'il a soutenue contre la Russie. Quelquefois les Sultans, pour appaiser la mutinerie des Janissaires et des Sipatres, occasionnée parce que l'on differe le paiement de ce qui leur est dû, sont obligés de verser du trésor particulier dans celui du Desterdar; mais alors cet Officier est obligé, à mesure que les fonds lui rentrent, de remettre au Sultan une somme égale à celle qu'il a reçue.

(*e*) Sous-Gouverneurs : ils ont un district plus ou moins étendu dans la province d'un Begler-Bey duquel ils dépendent. Les Saudjakbey ne peuvent faire porter devant eux qu'un seul tong ou queue de cheval.

(*f*) Janissaire Aga, c'est le Général ou le Commandant des Janissaires. Ce premier Officier n'est jamais tiré du corps qu'il commande ; le Sultan élève à cette dignité importante un des Officiers de l'intérieur du Sérail.

Mirsalem (*g*) sont les seconds, et les Capidjis-Bachy (*h*) les troisiemes. Les simples Emirahors, ou Ecuyers, ne marchent qu'après ; viennent ensuite le Tchakirdji-Bachi, le Tchachnigir-Bachy (*i*) et les Buluskagas. (*k*)

(*g*) Mirsalem , c'est celui qui porte l'Etendard Royal.

(*h*) Les Capidjis-Bachi , portiers du Sérail : ce sont des Officiers très-considérés , auxquels l'on donne le titre de Bey : leurs fonctions sont de porter les ordres du Prince dans les différentes provinces de l'Empire, et de les faire exécuter. Leur mission est souvent périlleuse: ils courent les plus grands dangers quand ils sont chargés de porter au Divan la tête de quelque Pacha. Si plusieurs Gouverneurs de province reçoivent avec respect le cordon fatal, il y en a qui n'ont pas la même soumission pour les ordres du Sultan, et qui opposent la force à la force , et qui souvent font périr celui qui devoit porter leur tête à Constantinople.

(*i*) Tchachnigir-Bachy , un des quatre grands Officiers des cuisines du Sultan.

(*k*) Baluskaga , Colonel d'une troupe d'infanterie ou de cavalerie.

Les

Les deux Desterdars ont le pas sur le Nichandji (*i*), à moins que ce dernier ne soit plus anciennement en charge qu'eux.

Les Kiatibs du Divan, ou premiers commis des différens départemens, sont devant les Tchaouchts ou huissiers. Il s'éleva, sous le règne du Sultan Selim, une dispute pour la presséance entre ces deux corps : ce Prince donna le pas au Kiatib, parce que les Officiers de Plume, disoit-il, étant immiscés au secret de l'Etat, devoient l'emporter sur les Tchaouchts, qui ne sont que de simples porteurs d'ordres, soit dans Constantinople, soit dans les différentes provinces de l'Empire.

(*i*) Nichandji-Bachi, c'est un Officier de plume, qui signe de seing royal les commandemens, diplômes et dépêches du Grand-Seigneur.

Les Ambassadeurs des Princes Chrétiens résidens à la Porte, sont proprement des espions revêtus d'un caractère respectable ; il faut les observer sans manquer au droit des gens, à la prudence, ni au respect qui leur est dû. Il faut, autant qu'il est possible, leur dérober la connoissance des affaires, et tâcher d'éclairer leurs démarches sous différens prétextes. On doit les écarter de tout ce qui peut leur faire connoître et apprécier les forces de l'Empire.

Que le Ministre veille avec le plus grand soin sur le prix des denrées ; c'est de cette attention que dépend la puissance et même la sûreté ; qu'il ne souffre jamais aucune espèce de commerce de la part des Officiers en charge ; il feroit toujours monopole au détriment du pauvre, et nuiroit à la concur-

rence qui est l'ame du véritable commerce. Le Vizir, pourvu qu'il soit juste, ne peut être à cet égard trop sévère ; plus les délinquants seroient grands, plus il seroit essentiel de les réprimer.

Le Roi de Perse Nouchirman, disoit que le plus dangereux de tous les Ministres, seroit celui qui fomenteroit les désordres dans la vue de se rendre nécessaire, et pour soumettre les sujets; celui sur-tout qui susciteroit des guerres sans une extrême nécessité. Il faut se souvenir que la guerre la plus heureuse est toujours un fléau ; pendant la guerre les finances s'épuisent, les terres sont négligées et rapportent moins, la population diminue par le fer et par les fatigues. Ce n'est pas qu'il faille acheter la paix aux dépens de l'honneur ; une paix honteuse n'est jamais solide, et l'on ne gagne

rien à s'avilir. D'après ce principe, il ne faut pas qu'un Grand-Vizir craigne d'être déposé; peut-être le sera-t'il moins, s'il s'y expose avec courage quand cela sera nécessaire; mais toujours est-il sûr de n'être pas méprisé, quand il aura présenté courageusement la vérité et la justice : il ne seroit pas digne de gouverner l'Etat, s'il ne savoit pas qu'il vaut mieux tomber avec gloire, que de s'élever avec bassesse.

Que celui qui n'est pas initié au manège des Cours, et qui dès sa jeunesse n'a pas été à même d'approcher la personne des Souverains, continue à en vivre éloigné. L'on a comparé les Sultans aux lions, ou bien à un feu brûlant: ceux mêmes qui par leur naissance ou par leur état, ont été élevés à l'ombre du Trône, tremblent

eux-mêmes d'en approcher, et ne jouissent qu'imparfaitement de la grandeur qui les environne, par la crainte qui ne les abandonne jamais.

Un digne Ministre doit penser à servir son Maître plutôt qu'à lui plaire ; qu'il ne dévoile jamais ses foiblesses; au contraire, qu'il les cache toujours avec soin, excepté à celui à qui il importe de les connoître, pour qu'il puisse s'en corriger. S'il y a du danger à suivre cette conduite, il y a plus d'honneur encore : on ne doit pas regretter la vie, quand on sait la sacrifier à propos; ainsi il est des sacrifices que Dieu et le Prophète sont seuls en état d'apprécier. Si le Prince n'est pas digne de la vérité, s'il ne peut la connoître, écartez-vous de son service, et renoncez à conduire celui que vous ne pouvez pas éclairer; mais respectez

toujours sa personne sacrée ; songez qu'il est le représentant de Dieu sur la terre ; s'il n'imite pas ses vertus, au moins il est revêtu de sa puissance.

CHAPITRE II.

De la Guerre.

AVANT que la guerre soit déterminée, il faut en faire les fonds, et ne point entrer en campagne qu'on n'ait de quoi fournir à deux années de guerre au moins. Alors les troupes marchent à l'entrée du printems. Si l'Empereur commande lui-même ses troupes, le Grand-Vizir lui assemble un conseil composé des deux Desterdars, du Muphty, des deux Cadiaskers et des autres Officiers du Divan. On y décide des approvisionnemens, des opérations de la campagne, des magasins,

des marches. Le Grand-Ecuyer décide du nombre des chevaux et des mulets nécessaires pour les transports, de leurs distributions et de la facilité des marches, des bagages du Sultan dans les campemens. La tente du Sultan doit être placée au centre, éloignée d'un mille de toute autre tente, excepté du Khazné, ou tente du Trésor, dans laquelle se tient le Divan.

Quand l'armée est en marche, le Grand-Vizir a la liberté d'aborder le Sultan sans descendre de cheval, toutes les fois qu'il le croit nécessaire. Les autres Vizirs ne jouissent de cet honneur que quand ils sont appellés: quand l'armée est campée, Sandjakbey à la tête des troupes qu'il commande, fait la patrouille toute la nuit dans le quartier de l'Empereur; il y a toujours un

Buluskaga ou Colonel, à l'entrée de la tente où couche le Sultan: cela fut établi à l'occasion d'une conspiration tramée par de mal-intentionnés qui mirent le feu dans la nuit dans la tente du Sultan Selim, espérant de poignarder le Prince, au moment où il sortiroit pour se dérober à l'incendie.

Un jour de bataille, l'Empereur doit être placé dans l'endroit le moins exposé, et il est environné du Muphty et de quelques Officiers d'une grande expérience, chargés de lui rendre compte des mouvemens de l'armée, et de lui indiquer les partis les plus convenables aux circonstances, et sur-tout de lui inspirer de la fermeté.

Souvent le succès d'une campagne, dépend du Nezel-Emini, ou Intendant de l'armée: il faut

avoir attention à ne nommer à cet emploi qu'un homme d'une profonde capacité dans les approvisionnemens de toute espèce. Le Sultan nourrit toute l'armée les trois premiers jours et les trois derniers: quand le Sultan marche à la tête de ses troupes, le trésor doit être doublé; car on est exposé à des dépenses considérables et imprévues.

Si l'Empire Ottoman doit entretenir pour sa gloire et pour sa sûreté, des troupes de terre nombreuses et aguerries, il n'a pas moins besoin de troupes sur mer. Sultan Selim, l'un des plus grands Princes de la maison Ottomane, qui fit la conquête de l'Egypte, disoit un jour qu'il étoit dans le dessein de faire la conquête d'Italie, et qu'il vouloit en conséquence faire construire trois cents galères. Prince,

lui dit Kemalzadé, la Capitale de votre Empire est située de façon que la mer doit être sa nourrice. Si vous n'avez pas la supériorité sur mer, si au moins cet élément n'est pas libre, les vaisseaux n'aborderont pas à Constantinople, et en peu de temps la famine s'y fera sentir. La mort empêcha l'Empereur d'exécuter son projet. Soliman depuis a senti la nécessité d'avoir une marine. Les flottes nombreuses et bien conduites, couvrent les mers; elles osent souvent mesurer leurs forces avec celles des Chrétiens, et quelquefois sortent victorieuses. Je n'ose pas dire ici, que tandis que j'étois Grand-Vizir, mes conseils ont influé sur la conduite de l'invincible Sultan; mais je lui ai souvent représenté que si les armées de terre étoient une aîle de son Empire, les flottes étoient l'autre aîle,

et qu'il étoit impossible de soutenir son vol sans le secours de toutes deux.

CHAPITRE III.

Des Finances.

L'ADMINISTRATION des Finances est sans doute la plus intéressante ; l'ordre et l'économie remplissent le trésor ; le défaut contraire nécessite la vexation, et quelque dure qu'elle soit, elle n'amène jamais l'abondance. Lorsque je fus élevé à la dignité de Vizir, je trouvai les finances dans le plus grand désordre ; la dépense excédoit de beaucoup la recette : on étoit obligé de recourir au trésor intérieur, qui se seroit épuisé promptement, si je n'y avois apporté remède ; il fallut

pour cela balancer la dépense et la recette, et supprimer une foule d'abus. Il ne faut pas augmenter le nombre des troupes qui ont une paye fixée ; celles qui vivent sur l'ennemi n'y ont que plus d'activité, quand il faut se procurer une subsistance : vous ne les multiplierez qu'aux dépens du pays que vous voulez appauvrir : vous serez assez embarrassé pour fournir la paye fixe aux troupes qui en ont toujours joui et qu'il seroit dangereux d'appauvrir. Ménagez autant que vous le pourrez sur les dépenses du Sérail qui ne sont pas indispensables, et prévenez la rapine, les désordres, les faux frais, qui ne font qu'entretenir et multiplier les abus.

Les deux Desterdars, le grand et le petit, sont les deux canaux de la dépense, qu'ils ne peuvent trop retenir dans

de justes bornes: le choix de ces deux Officiers est bien important; donnez-leur une grande autorité dans leur partie; étouffez autant que vous le pourrez leur ambition sur tout le reste; qu'ils soient persuadés qu'ils ne parviendront jamais plus haut, afin qu'ils ne sacrifient pas les revenus de l'Etat pour former des brigues, et qu'ils aient un grand intérêt à rendre leur ministère important.

CHAPITRE IV.

Des Raias ou sujets Chrétiens et Juifs de l'Empire.

L'ON emploie les Raias Chrétiens dans les armées en qualité de pionniers, de coureurs et de vivriers : les Raias payent le Rharadj, qui est une imposition par tête, ou capitation, dont les Musulmans sont exempts. Les registres de cette imposition sont au Divan ; on les renouvelle tous les trente ans : le nouveau registre que l'on dresse, doit être à peu-près conforme au premier ; c'est-à-dire qu'il doit contenir approchant le même nombre d'imposés ; les sujets nouvellement imposés, devant remplacer ceux qui sont morts ou caducs ; les

vieillards, les enfans, les femmes, et les filles, ne sont pas sujettes à cette capitation : il y a trois classes d'imposés; les riches qui payent environ quarante francs; ceux d'un état moyen, quinze francs; et ceux d'un état inférieur, huit francs.

Si des Raias tyrannisés quittent leur patrie, pour se retirer dans un autre pays, les Commandants des lieux où ils se réfugient, doivent les renvoyer dans le lieu de leur naissance. La Porte de son côté doit donner des ordres pour qu'à l'avenir ils ne soient pas foulés.

On perçoit sur les Chrétiens un droit, outre la capitation : ce droit se nomme avariz; il est de vingt aspres, et ne se perçoit qu'une fois tous les cinq ans : cette imposition est de nouvelle invention; c'est Sul-

tan Selim qui l'a établie. Les fonds en furent destinés à la paye des troupes. Ce fut une espèce de compensation que l'on mit sur les Chrétiens, qui n'étant pas obligés d'aller à la guerre, restent tranquilles dans leurs foyers, et ne courent aucun risque : peut-être eût-il été plus prudent de ne pas mettre cet impôt ; mais puisqu'il est établi, il faut le laisser subsister. Les Raias, outre ces deux impositions qui leur sont particulières, sont encore sujets à toutes les impositions que payent les Musulmans, telle que la taxe sur les terres et sur les maisons.

Comme les esclaves que l'on fait sur les Princes Européens et les malfaiteurs de l'Empire, ne sont pas en assez grand nombre pour l'armement des galères, on choisit parmi les

Raias des jeunes gens fort vigoureux. Quatre feux par village sont obligés de fournir un rameur ; on lui donne dix aspres de paye par jour, tant que dure la campagne, et il obtient ensuite son congé.

Il est de la politique de tenir les Raias dans l'abjection, et de ne pas leur confier des places qui puissent leur donner du crédit et de l'autorité ; ils peuvent acquérir des richesses par le commerce, les manufactures, les cultures des terres, ou par toute autre voie légitime : leur propriété doit être aussi respectée que celle des Musulmans ; mais il ne faut pas leur donner la permission de monter à cheval dans les villes ; ils ne doivent pas se revêtir de fourrures précieuses, telle que la marthe zibline, l'hermine, les renards noirs ou blancs : leurs

habits seront d'une couleur sombre, et ils doivent être encore distingués des Musulmans par la forme de leurs coëffures, et par la couleur de leurs chaussures.

J'ai écrit ces instructions, suivant ce que j'ai vû, ou entendu dire, que pratiquoient les Sultans, qui eux-mêmes suivoient ce qu'ils avoient vu pratiquer par leurs augustes prédécesseurs. Je désire qu'elles puissent être de quelque autorité à ceux qui me succederont dans la dignité de Grand-Vizir.

MÉMOIRE

Présenté par un Officier Turc en 1737, à Sultan Mahinoud, alors régnant, à l'occasion des défaites continuelles qu'essuyoient les Turcs dans la guerre qu'ils avoient alors avec les Russes et les Allemands. (a)

LES Ottomans, depuis la fondation de leur Empire, jusques à la fin du dernier siècle, remportoient des victoires fréquentes sur les Chrétiens encore novices dans l'art de la guerre : tant de défaites enfin successives, apprirent à

(a) Ce Mémoire ne contient rien de bien intéressant ; mais il nous apprend du moins le peu de progrès que les Turcs ont fait dans l'art militaire. L'Auteur n'a pas

ces derniers qu'ils étoient trop foibles pour résister à l'impétuosité des Turcs, qui aussi prompts que l'éclair, s'élançoient sur eux, et comme des lions furieux, portoient dans leurs rangs une mort certaine; ils chercherent à établir l'égalité entr'eux et leurs ennemis; ils employerent la ruse au défaut de

---

retiré sans doute de son zèle tout le fruit qu'il en espéroit, puisque les choses en sont restées dans cette partie sur le même pied. Les Turcs sont, plus qu'aucun autre peuple, attachés à leurs anciens usages; toute innovation leur est suspecte: l'orgueil national y entre pour beaucoup: ils rougiroient d'adopter une invention qu'ils devroient aux Chrétiens. Le Comte de Bonneval en est un exemple assez récent. Malgré la protection du gouvernement, il eut de la peine à établir un corps de Bombardiers. Cette Milice, dans le commencement de son institution, étoit obligée de se battre tous les jours contre les Janissaires qui en étoient jaloux; et à la premiere occasion, elle fut exposée et abandonnée au feu de l'ennemi.

la force : ils inventerent des armes inconnues jusqu'alors, formerent de nouvelles ordonnances de bataille ; ils apprirent, par de longs exercices, à leurs troupes, à avancer, à reculer et à s'ouvrir par des évolutions assez rapides, pour éviter et pour amortir le premier choc de l'infanterie des Ottomans, et cette vélocité de leur cavalerie, à laquelle rien ne pouvoit résister.

La guerre est un art qui exige des connoissances vastes et profondes : ces connoissances sont consignées dans les ouvrages de ceux qui y ont excellé, tant parmi les anciens que parmi les modernes. Les Nations Européennes lurent avec attention ces ouvrages, et profiterent des leçons qu'ils y trouverent, pour former leurs armées.

L'Histoire ancienne offre dans Darius un exemple frappant du désavan-

tage qu'ont des hommes qui n'ont que de la valeur en partage, vis-à-vis des soldats bien disciplinés. Alexandre, Souverain d'un petit Etat sans richesses, et avec une poignée de Macédoniens, triompha de Darius, dont l'Empire étoit immense, les trésors inépuisables, et les troupes sans nombre.

D'où vient cette différence? de l'autorité absolue des chefs et de la soumission aveugle des soldats: le monarque de Macédoine, avec de pareils guerriers, vainquit plusieurs fois Darius, et devint enfin par la mort de ce dernier, le tranquille possesseur de l'Empire de Perse. Alexandre est le premier qui ait écrit sur l'Art Militaire; les Européens ont profité des découvertes utiles que ce Prince avoit faites dans ce grand art; ils y ont ajouté les leurs, et ont perfectionné la tactique.

Mais pourquoi chercher dans l'antiquité les preuves de la supériorité décidée qu'a une nation savante dans cette partie, sur une nation qui en connoît à peine les élémens, tandis qu'elle nous en fournit par l'histoire de ce siècle? Charles XII, qui prétendoit en tout imiter Alexandre, mettoit en fuite avec une poignée de soldats les armées nombreuses des Russes : le Czar Pierre entrevit à la fois la cause de tant de déroutes qu'il avoit essuyées et le remède qu'il devoit y porter; il appella à grands frais auprès de lui, des Officiers Allemands consommés dans la science militaire, et il introduisit avec eux chez les Moscovites, l'obéissance aveugle qui est due aux Chefs; il voulut en donner lui-même l'exemple, et passer successivement par tous les grades de la Mi-

lice. Les Russes, sous de pareils maîtres, firent les progrès les plus rapides, et vainquirent, deux années après, ces mêmes Suédois, dont auparavant ils n'osoient soutenir les regards: ils s'emparerent de leurs plus belles provinces et les réduisirent dans un état de foiblesse dont ils se releveront avec peine. Depuis cette révolution, les Russes à peine connus en Europe, y ont joué un grand rôle: ils ont osé se mesurer avec les soldats, qui, parmi les Européens, avoient la réputation d'être les plus aguerris, et ont été plus souvent victorieux que vaincus.

Notre Sultan est sans doute un des plus puissans Princes de l'Univers : maître des plus belles provinces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il donne des loix à deux Empires, à celui de Constantinople et à celui

celui de Trébitoude et à nombre de Royaumes. La bonté du sol ottoman, l'abondance et la richesse de ses productions en tout genre, le commerce immense que font ses différentes provinces, soit entr'elles, soit avec l'étranger, (commerce favorisé par les trois mers qui baignent ses côtes,) assurent à cet Empire un des premiers rangs dans l'univers; il a tout ce qu'il faut pour faire la guerre, une population nombreuse, des armées composées de volontaires courageux, les chevaux les plus beaux et les plus propres aux combats, des armes d'une trempe supérieure à celles qu'on fabrique en Europe. D'où proviennent donc nos défaites continuelles depuis le commencement de cette guerre? Pourquoi nos braves Jannissaires n'osent-ils plus soutenir les regards de ces mêmes Chré-

tiens qui jadis fuyoient devant eux ? L'ignorance de nos Généraux, l'insubordination de nos troupes, sont la cause de tous nos malheurs. Le désordre, la confusion, regnent dans nos rangs, tandis que ceux de nos ennemis forment un mur que rien ne peut renverser.

Cependant quels avantages moraux n'avons-nous pas sur nos ennemis ? toutes nos guerres sont des guerres de religion ; tout Musulman qui périt en combattant, acquiert la palme des martyrs: ses campagnes, les moindres fatigues qu'il y essuie, et les peines qu'il y endure, sont écrites sur le livre des prédestinés, et Dieu lui tiendra compte de tout. Le Coran *(b)*, cet ouvrage

(*b*) Mahomet dans le Coran fait, suivant les circonstances où il se trouve, deux personnages opposés l'un à l'autre ; celui

descendu du ciel, est rempli des promesses magnifiques que l'Etre Su-

---

de pacifique et celui de guerrier. Cet habile imposteur, trop foible dans le commencement de l'établissement de sa Secte pour laisser entrevoir l'ambition démesurée dont il étoit dévoré, s'annonce comme envoyé du Très-Haut pour purifier la Religion des fables que les hommes y avoient introduites, et pour réduire tout le genre-humain dans l'unité de créance et dans la profession de la même foi. Non-seulement il traitoit avec douceur les Chrétiens, les Juifs et même les Idolâtres, mais il prescrivoit à ses nouveaux sectateurs de suivre l'exemple qu'il leur donnoit. Il y a une infinité de versets du Coran où il leur ordonne de bien vivre avec les infidèles, et de n'employer d'autre voie que celle de la persuasion pour les attirer au Musulmanisme. Voici les principaux.

Chapitre deux, de la vache, verset 257 : ô Croyans ! n'employez pas la violence pour faire embrasser l'Islamisme ; il vous suffit d'avoir distingué le chemin de l'erreur et celui de la vérité.

Dans le chapitre 88, verset 21, Mahomet se fait adresser par Dieu les parole suivantes : Prophète, avertis les Infidèles

prême fait aux guerriers qui combattent pour sa cause : cette vérité in-

ton devoir est de les avertir ; c'est à moi seul qu'appartient de punir ceux qui n'auront pas voulu se rendre à l'évidence de la vérité, et qui auront persisté avec obstination dans leur erreur.

Chap. 45, verset 13 : Prophète, ordonne aux Croyans de pardonner aux Infidèles qui ne redoutent pas le jour du jugement, jour terrible où je traiterai chacun suivant ses œuvres.

Dans le Chap. 17, intitulé *le Voyage nocturne*, on lit ces paroles : Prophète, ordonne à mes serviteurs de traiter les Chrétiens avec la plus grande douceur ; car Satan, l'ennemi le plus redoutable des hommes, cherche à semer la division et l'inimitié parmi eux. Que mes serviteurs disent aux Chrétiens : Dieu vous connoît parfaitement ; si il le veut, il aura pitié de vous ; et si il le veut, il vous châtiera : c'est-à-dire, il vous éclairera, en vous faisant connoître la vérité de l'Islamisme ; ou bien il vous laissera dans votre erreur. O Mahomet ! je ne t'ai pas rendu responsable des ames des Infidèles ; tu peux leur annoncer la vraie Religion ; mais n'employe pas d'autre voie que celle de la per-

contestable est prouvée d'une maniere victorieuse dans les Commentaires

---

suasion. La foiblesse et la politique avoient dicté à Mahomet un langage si opposé à son caractère et si contraire aux projets ambitieux qu'il avoit formés. Aussi ne tarda-t'il pas long-tems d'abroger ces loix de douceur et de modération que le manque de forces lui avoit extorquées. A peine les habitans de Médine et différens Peuples de l'Arabie eurent augmenté le nombre de ses prosélytes, qu'il leva le masque, et rompit les différens traités de paix qu'il avoit faits avec les Chrétiens, les Juifs, les Sabéens et les Idolâtres : ce n'est plus par la douceur de la persuasion, par les charmes de l'éloquence et par la force de la conviction, qu'il prescrit à ses Sectateurs d'établir l'Islamisme ; c'est par le fer ; c'est avec le sabre qu'il leur ordonne de convaincre les Infidèles de la vérité de sa nouvelle Religion. Il abroge dans le Chap. 9 du Coran toutes les loix de douceur qu'il avoit faites en faveur de ceux qui refusoient d'embrasser sa doctrine. Afin de mieux engager les siens à combattre pour établir son nouvel Empire, il leur en fait un devoir de Religion. Ceux qui refusent

qu'ont donné sur cet article de foi, nos Docteurs tant anciens que moder-

---

de marcher à la guerre sacrée, car c'est le nom qu'il donne à ses brigandages, il les déclare rébèles à Dieu et l'objet de sa colère dans l'autre monde: il annonce, au contraire, les récompenses les plus magnifiques à ceux qui auront combattu pour soutenir la cause de Dieu. Il veut qu'on appelle martyrs, ceux qui périssent les armes à la main: il assure qu'ils seront introduits dans un jardin céleste habité par des houris d'une beauté divine. Voici quelques versets de ce Chapitre qui ne respire que le meurtre et le carnage, et qui a inondé la terre de flots de sang humain.

1er. verset. Il est accordé immunité de la part de Dieu et de celle de son Prophète, aux Infidèles avec lesquels, ô Musulmans! vous avez fait des trèves, ou des traités de paix; mais soyez persuadés, ô Infidèles! que vous n'échapperez pas à la vengeance du Très-haut, et qu'il vous couvrira de confusion par mes armes. Il est ordonné de la part de Dieu, le terme de quatre mois expiré, de ne plus épargner les Infidèles. O Infidèles! si vous vous convertissez, vous serez plus heureux; mais si vous

nes ; aucun de nos soldats ne le révoquen ent doute. Les Chrétiens, au con-

---

persistez dans votre erreur, apprenez que le bras de Dieu n'est pas raccourci, et qu'il vous punira. Et toi, ô Mahomet ! annonce-leur les maux que je leur prépare, et dont tu seras le ministre.

Dans un autre verset, adressant la parole à ses Soldats, il leur dit : combattez les Infidèles, jusqu'à ce que l'erreur soit effacée de dessus la surface de la terre, et que l'Islamisme règne par-tout ; que si les Infideles embrassent la foi, Dieu leur pardonnera.

Dans le verset 47 du même Chapitre, il s'exprime en ces termes : Tuez les Infidèles, dès que vous les rencontrerez. Quand vous les aurez affoiblis, que vous les aurez mis hors d'état de vous résister, et que vous en aurez fait périr un grand nombre ; faites alors cesser le massacre. Chargez de chaînes ceux qui auront échappé à la mort ; réservez-les pour la servitude. Vous pourrez les vendre, ou les échanger pour des Musulmans qui seroient en captivité, ou bien même leur rendre la liberté, à condition qu'ils se feront Musulmans, ou qu'ils payeront un tribut. Dieu est tout-

traire, n'attendent aucune récompense du ciel : Dieu ne leur sait aucun gré

---

puissant, et s'il veut, il se vengera d'eux ; mais il ne le fera pas toujours, afin qu'il éprouve quelques-uns de vous par d'autres, c'est-à-dire, par des guerres successives. Ceux qui parmi vous seront tués dans les combats pour la Religion de Dieu, seront récompensés magnifiquement de la part du Très-Haut ; il les dirigera et fera prospérer leur intention, et il les introduira dans un jardin délicieux ; ô Croyans, si vous secourez Dieu, il vous secourra ; c'est-à-dire, si vous étendez par les armes sa Religion, il vous rendra victorieux.

Dans le même Chapitre, verset 13, il dit : Dieu a acheté des Fidèles leurs ames et leurs biens, et leur a donné en payement le Paradis qu'il leur a destiné ; s'ils combattent courageusement pour l'établissement de l'Islamisme, et qu'ils succombent dans le combat ; c'est une promesse que Dieu a faite dans le Pentateïque, dans l'Evangile et dans le Coran : et qui plus que Dieu, est fidèle à remplir ses promesses ? Réjouissez-vous donc, ô Croyants ! d'un pareil marché avec votre Dieu ; car c'est le comble de la félicité.

Mahomet dans le même Chapitre déclare impie tout Musulman qui refuse de pren-

du sang qu'ils versent dans les guerres, parce qu'ils les entreprennent sans

---

dre les armes contre les Chrétiens ; il les menace des peines de l'enfer. Des récompenses célestes sont réservées à ceux qui combattent courageusement : il décore du nom de martyrs ceux qui sont tués à la guerre, et il appelle toute guerre contre les Infidèles, guerre sainte, guerre sacrée.

Dans le verset 21 du même Chapitre, il dit : les Infidèles qui quittent leur patrie, et qui sacrifient leurs biens et leurs vies dans les combats, seront dans un dégré plus éminent que les autres auprès de Dieu : rien ne manquera à leur félicité ; Dieu leur promet les faveurs les plus distingu ées ; ils seront dans des jardins délicieux, où ils jouiront éternellement d'une grande volupté.

Quelques Sectateurs de Mahomet n'ajoutoient pas, sans doute, grande foi à ces promesses magnifiques qu'il leur faisoit de la part de Dieu, et refusoient de prendre les armes, lorsqu'il composa le verset 39 du même Chapitre.

O Croyans ! lorsque l'on vous a dit, marchez au combat, pourquoi l'air consterné ; le visage abattu, languissez-vous dans un coupable retardement ? Est-ce que l'amour de cette vie l'emporte dans vos esprits sur

aucun motif religieux; la défense naturelle, l'ambition, la vengeance et d'autres intérêts purement humains, leur font prendre les armes : quoiqu'ils ne soient pas animés par des considérations surnaturelles et divines, ils n'en combattent pas avec moins de succès, et leurs bataillons présentent un front impénétrable à nos sabres et à nos lances.

Les flèches, la lance, le sabre, et le javelot, étoient les armes offensives du temps du Prophète; le sage Législateur recommanda à ses sectateurs d'établir des gymnases et des maîtres habiles, qui apprissent aux jeunes gens à les manier : les Mahométans

---

l'amour de l'autre ? Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous punira sévèrement; il vous rejettera, après vous avoir éclairés; il vous substituera un autre peuple, qui plus soumis à ses volontés, en exécutera les décrets immuables.

suivirent les conseils du Prophète, et leur adresse les fit long-temps triompher de leurs ennemis. Les temps sont changés; de nouvelles découvertes rendent presqu'inutiles ces armes autrefois si redoutables entre nos mains. L'invention de la poudre a changé entièrement l'art de la guerre; le canon et le fusil décident aujourd'hui du sort d'une bataille.

Je reconnois le peu d'étendue de mes connoissances, et la grandeur de ma témérité: mon zèle pour la gloire et le salut de l'Empire, peut seul m'excuser: c'est ce zèle qui m'enhardit à présenter au Sultan des deux terres et des deux mers, quelques observations sur l'Art Militaire; elles sont le fruit d'une longue expérience, et des lectures suivies des Auteurs les

plus célèbres qui ont écrit sur cette matière importante.

Les armées nombreuses sont plus nuisibles qu'avantageuses ; elles sont difficiles à conduire, et affament le pays qu'elles traversent : il est presqu'impossible d'y maintenir le bon ordre, et d'en concerter les opérations: des soldats aguerris, disciplinés et en petit nombre, sous un Général habile, marchent presque toujours à une victoire assurée.

Les femmes, les enfans, ne doivent pas accompagner leurs maris, ou leurs peres, à la guerre ; la présence de ces gages si chers à leur tendresse, amollit le courage des soldats, les empêche d'affronter les dangers, et les détourne au moins du service militaire.

La guerre et toutes les parties qu'el-

le renferme, est un art vaste, étendu, qui demande la connoissance de plusieurs sciences; la vie de l'homme n'est pas trop longue pour s'y rendre habile; il doit l'étudier depuis le berceau jusqu'au tombeau.

Il faut commencer par former les soldats, les exercer à mettre la plus grande célérité dans leurs mouvemens, à avancer, reculer, défiler, se replier, à resserrer les rangs ou les ouvrir à propos: notre infanterie ignore jusqu'au nom des évolutions militaires; nos Jannissaires sont redoutables le sabre à la main, mais il ne savent pas manier le fusil, faire un feu roulant, tirer par pelotons, et mettre de la précision, de la suite et de l'ordre dans les manœuvres: des maîtres habiles sauroient bientôt donner de la régularité à leur mousqueterie; des exerci-

ces continuels diminueroient l'avantage qu'ont les Européens sur nous dans cette partie.

Tout Officier doit jouir d'une autorité sans borne sur le soldat qui est sous ses ordres; il faut qu'il ait le droit de punir sur-le-champ, afin qu'il n'y ait point d'intervalle entre la faute et le châtiment: ce châtiment doit même s'étendre jusques à la perte de la vie, si le crime l'exige; les Officiers d'un grade supérieur, doivent avoir le même droit sur ceux d'un grade inférieur, en remontant jusqu'au Serasker, ou Général.

Les Ortas, ou régimens, doivent être composés de mille hommes: les Princes Chrétiens ont inventé les uniformes; pourquoi ne pas adopter cette invention? elle renferme mille avantages: le principal est que le soldat,

crainte d'être reconnu, n'ose quitter son rang, et se livrer à une fuite qui le deshonoreroit. La paie des soldats doit être la même ; celle des Officiers doit être proportionnée à leur grade; ce seroit éteindre toute émulation, que de fermer le chemin des honneurs aux soldats.

Nos troupes, pendant la paix, sont dans une inaction dangereuse pour elles : pourquoi ne pas imiter les Princes Chrétiens, qui tiennent leurs soldats dans un exercice continuel? Nous devrions fonder, des écoles, où le Jannissaire apprendroit à se servir du fusil : il faudroit établir des recrues, former des camps, faire livrer aux troupes entr'elles des combats simulés, et leur tracer au milieu de la paix, l'image de la guerre.

Depuis le commencement de celle

que la Porte soutient aujourd'hui, nous avons dépensé des sommes immenses: nos armées ont toujours excédé le nombre de cent cinquante mille hommes; malgré cela, nous avons toujours été battus, et nous comptons nos défaites par les batailles que nous avons livrées. Quelle est la cause de tous nos malheurs, si ce n'est de l'impéritie de nos Généraux, et de l'indiscipline de nos soldats? On voit toujours dans nos armées le désordre, la confusion, souvent les cabales et la sédition, quelquefois même une révolte générale *(c)*;

(c) Rien de plus fréquent dans les armées Ottomanes, que la rébellion; leur Histoire en fournit une infinité d'exemples: souvent la tente du Serasker est au pillage, et lui-même, pour se soustraire à une mort certaine, est obligé de s'enfuir, ou de se cacher. Le peu de confiance qu'ont les troupes dans leurs Généraux, est une autre cause des revers qu'essuient les Turcs.

la voix du Serasker n'est plus entendue, sa personne même est quelquefois en danger, tandis que l'ordre, la soumission, la discipline sont en vi-

---

C'est ordinairement le Grand-Vizir qui est à la tête des armées. Ce Ministre, qui souvent est choisi dans le corps des Effendis, ou gens de plume, qui n'a jamais vû un camp, et qui ignore les premiers élémens de la guerre, n'inspire pas une grande confiance aux troupes. Mais la principale cause, et la plus ordinaire, de leurs défaites, provient de la jalousie des premiers Officiers de l'Empire. C'est ordinairement le Grand-Vizir qui commande les armées; quelquefois, mais plus rarement, c'est un Serasker. Le Sultan, durant l'absence du Grand-Vizir, nomme un Kaimakam, ou Vice Grand-Vizir, pour expédier les affaires les plus pressées. Le Kaimakam, rival secret du Grand-Vizir, se flatte de lui succéder; il intrigue à la Porte et dans le Sérail pour réussir dans son dessein; il grossit les moindres revers qu'essuie à la guerre le Grand-Vizir, et diminue ses succès: loin de desirer qu'il revienne triomphant à Constantinople, il fait des vœux en secret pour qu'il

gueur dans les armées Chrétiennes: des Généraux consommés dans le grand art de la guerre, conduisent des soldats soumis et exercés: faut-il s'étonner que la victoire abandonne nos drapeaux, pour se fixer sous les leurs?

Ce n'est pas assez, pour la sûreté de l'Empire Ottoman, d'avoir des Généraux habiles et des soldats aguerris, il faut encore que la Porte soit ins-

---

soit battu, et agit en conséquence: il envoye au camp le moins d'argent, de vivres et de munitions qu'il peut, et trouve différens moyens pour rendre inutiles les plaintes du Grand-Vizir. Ce dernier Ministre, quand il reste à Constantinople, tient la même conduite vis-à-vis du Serasker qui est à la tête des armées: il le regarde comme un concurrent dangereux, qui le supplanteroit, s'il avoit des succès à la guerre. Cette réflexion n'est pas de moi; je l'ai tirée des Annates de l'Empire Ottoman, par Naima-Effendi, le plus estimé des Historiens de cette Nation.

truite des différens intérêts des Princes Chrétiens ; pour y parvenir, elle doit entretenir des espions dans les Cours des Princes, qui éclairent leurs démarches, et lui en rendent un compte fidèle: un Grand-Vizir politique tâche de semer la division parmi eux, et de les armer les uns contre les autres ; il fait des traités d'alliance avec les Souverains qui ont leurs intérêts liés à ceux de la Porte, et qui verroient avec frayeur un autre Prince leur rival, s'aggrandir. En deux mots, le salut, la tranquillité, la gloire de l'Empire Ottoman, dépendent de deux choses: la premiere, d'avoir des Généraux habiles et des soldats disciplinés ; la seconde, de tenir l'Europe divisée, d'inspirer respectivement aux Puissances Chrétiennes, des soupçons et une méfiance récipro-

ques, et de susciter des ennemis à celles dont la trop grande prépondérance pourroit donner des craintes à l'Empire Ottoman.

Fin du premier Volume.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce premier volume.

PRUDENCE et justice d'un Calife, pag. 9
Moyen ingénieux employé par un Cadi pour découvrir la vérité, 13
Trait de générosité et de grandeur d'âme d'un soldat, 15
Allégorie orientale sur le vin, 19
L'étendard et le Tapis, fable, 22
Le Lièvre et le Chameau, fable, 24
Les deux Astrologues. 25
Vengeance d'une jeune femme contre un vieux mari, 26
Comparaison d'un royaume à un jardin, 33
Flaterie ingénieuse d'un Courtisan, 35
La femme coupable, mais juste, 37

Maniere ingénieuse employée par un Vizir pour éviter la mort à laquelle il avoit été condamné injustement, 40
Répartie courageuse d'un simple Pasteur à Darius, 44
La Belle rusée, 46
Grandeur d'âme et intrépidité d'un Roi des Indes, 56
Sur le vieux Lamontagne, 60
Naïveté d'un Arabe, 63
Le Sultan Ephémère, 65
Le Sultan superstitieux, 67
Le Jardinier, le Serpent et le Rat, fable, 69
Le Chameau et le Renard, fable, 72
Le Renard et le Coq, fable, 75
La Coquette rusée, 77
Sentimens de Platon et de Socrate sur les richesses, 81
Le Magistrat de Police, dupé par une Coquette, 83
Anecdote singulière de la vie du Sultan Mahmoud, 91
Réponse hardie d'une femme au même Sultan, 95

Anecdote singulière de la vie de Sapor, roi de Perse. 97
Anecdote de la vie d'Abdoulmelik, fils de Mervan, cinquieme Calife de la race des Ommiades, 147
Les deux Bossus, 164
Manière ingénieuse qu'emploie un Poëte pour corriger un Calife de son avarice, 169
Le Derviche vindicatif, 175
L'athlète prudent, 177
Réponse d'un Derviche à un Sultan, 180
Différence des vrais et des faux Derviches, 181
Le vrai moyen de n'avoir jamais besoin de Médecin, 183
Le Derviche glouton et le Derviche sobre, 185
Le Vieillard amoureux, 186
Le Ministre prudent, 189
Bonne leçon par un mauvais exemple, 191
Le brigand scrupuleux, 193
Traits surprenans de générosité, 196

Traité des devoirs et des obligations du Grand-Vizir, 201
Chap. premier. Des qualités que doit avoir un Grand-Vizir, et de quelle manière il doit se comporter avec le Sultan, 203
Chap. II. De la Guerre, 222
Chap. III. Des Finances, 227
Chap. IV. Des Raias, ou sujets Chrétiens et Juifs de l'Empire, 230
Mémoire présenté par un Officier Turc en 1737, au Sultan Mahinoud, alors régnant, à l'occasion des défaites continuelles qu'essuyoient les Turcs dans la guerre qu'ils avoient alors avec les Russes et les Allemands, 235

Fin de la Table du premier volume.

627231